

135  
150

LE ROMAN BRITANNIQUE EN FRANCE AU VINGTIÈME SIÈCLE

by

SADIE MARGARET BOYLES

A THESIS SUBMITTED FOR THE DEGREE OF  
MASTER OF ARTS  
IN THE DEPARTMENT  
OF  
MODERN LANGUAGES

*Accepted:*

THE UNIVERSITY OF BRITISH COLUMBIA

April, 1936

## LE ROMAN BRITANNIQUE EN FRANCE AU VINGTIÈME SIÈCLE.

### INTRODUCTION.

Quand il s'agit des jugements d'autrui sur nous-mêmes, notre curiosité est infinie. Nous voulons savoir ce qu'on pense de nous, et si l'on apprécie nos qualités et aperçoit nos défauts. Nous nous demandons si l'on considère nos vertus en tant que vertus. Nous nous plaisons à deviner leur opinion de nos imperfections. Nous blâme-t-on, fait-on grand cas de nous, ou sommes-nous ignorés? Nulle question n'est plus séduisante, et de même que nous nous intéressons à nos voisins nous aimons à croire qu'ils s'intéressent à nous, et surtout qu'ils ont de nous une haute idée.

Depuis longtemps les critiques français prennent intérêt à la littérature anglaise, et surtout au roman, qu'ils estiment comme un des genres les plus vivants du monde entier. Ils déclarent que le roman anglais, pris intégralement, dépasse le leur du point de vue de la qualité, de l'invention, et de la vie, mais ils soutiennent la supériorité du roman français comme oeuvre d'art. Nous respectons leurs avis, car ces critiques sont célèbres par leurs opinions justes, artistiques et raisonnées. D'ailleurs leurs jugements sont toujours dignes de considération, car ils sont émis loin de nous, et ne sont pas influencés par les acclamations du moment. Leurs idées sont autres que les nôtres et leurs observations des moeurs et de l'esprit anglais sont toujours intéressantes.

Ils commentent souvent les différences entre le roman

français et le roman anglais. A leur avis, les Français lisent pour s'instruire et pour se divertir, mais les Anglais veulent trouver dans la lecture un prolongement de la vie ordinaire. Par conséquent, le roman social a une place très importante dans la littérature britannique. Des tableaux de moeurs abondent et les romans de réforme, dans l'ordre matériel et moral, sont beaucoup plus nombreux en Angleterre qu'en France. L'écrivain anglais doit exprimer des idées sur les questions du jour.

Mais si les romanciers français, en étudiant les moeurs, ne sont pas, le plus souvent, de "chasseurs d'abus", cela n'empêche pas nos voisins d'Outre-Manche de s'intéresser aux peintures et aux problèmes de la vie anglaise, et d'apprécier la réelle efficacité du roman social, à la fois édifiant et divertissant. Dans son étude Le Roman Social en Angleterre (1904) M. Cazamian<sup>1</sup> déclare: "Il (le roman social) a agi par l'émotion, atténué l'âpreté des rancunes, suggéré la pitié aux uns, la résignation aux autres. Il a sa place parmi les causes d'ordre moral qui ont épargné à l'Angleterre une révolution." Sous ce rapport, il est intéressant de constater la popularité du roman religieux anglais en France pendant le dix-neuvième siècle. Les oeuvres prédicatrices de Charlotte Yonge, de Mrs. Craik, de Mrs. Henry Wood, de Charlotte Brontë et de George Eloit furent bien accueillies par les Français, car même si l'on trouvait ennuyeux tant de

---

L. Cité de Devonshire : "The English Novel in France" p. 345.

sermons et de thèses, on appréciait l'intervention salutaire du roman féminin religieux dans l'éducation des jeunes filles. Ces romans, même les plus médiocres, furent traduits en grand nombre pour faire concurrence aux mauvais livres français. Quelques critiques signalèrent leurs imperfections et leurs longueurs, mais, "pouvant être mis entre toutes les mains", leur succès fut assuré, et on eut beau déclarer qu'ils furent mal composés et mal écrits.

Ces derniers défauts sont ceux que les critiques français reprochent le plus souvent aux romanciers de notre pays. Ils sont d'accord que très peu d'écrivains anglais possèdent une connaissance technique de leur profession. Par contre, en France écrire est considéré comme un art, un art exigeant et altier. Il y a des exceptions en Angleterre, surtout M. George Moore, mais pour la plupart, les écrivains britanniques sont censurés pour leur confusion, leur prolixité terrifiante et leurs dialogues interminables. On a dit qu'une inflexible loi pèse sur le romancier anglais. Ce n'est pas celle des trois unités, c'est celle des trois volumes. Abel Chevalley, dans Le Roman Anglais de Notre Temps fait remarquer que jusqu'aux environs de 1895 les éditeurs s'obstinèrent à publier les romans nouveaux en trois volumes qui paraissaient à de courts intervalles. Il se demande si cette obligation d'écrire un long roman n'explique pas l'habituel défaut de construction et de proportion dont souffre le roman anglais au vingtième comme au dix-neuvième siècle.

Si un auteur anglais compose bien, c'est l'exception. et l'on attribue souvent son art, comme dans le cas de George

Moore, à l'influence française. Cette influence se fait sentir, dit-on, depuis la fin du dix-neuvième siècle. Dès lors le tempérament littéraire anglais se montre plus ouvert aux mouvements d'origine étrangère, et il accueille plus volontiers certaines suggestions du dehors.

C'est de cette époque que date aussi l'émancipation du roman anglais, question qui ne manque jamais d'intéresser les critiques français. Ils ne sympathisent guère avec l'esprit victorien, et ils se réjouissent de la fin du règne des convenances. Ils déclarent que l'hypocrisie de bon ton qui caractérise cette période interdit aux romanciers l'accès de certains domaines psychologiques. M. de Wyzewa<sup>1</sup>, en commentant le roman anglais en 1907, parle de "la substitution au type traditionnel de l'honnête 'Roman anglais' d'un type nouveau - 'le roman sexualiste', une suite directe de notre 'roman naturaliste'". Vingt ans plus tard M. Davray<sup>2</sup>, en discutant le même sujet dans ses Lettres Anglaises fait allusion au règne de Victoria et déclare que tandis que chez les Français le réalisme étudiait surtout les instincts de l'homme, sa physiologie, le roman anglais s'attachait à la conscience, à l'âme de l'homme, et à sa psychologie. Il continue: "L'ère victorienne est marquée par une respectabilité qui confina à l'hypocrisie. Les existences devinrent uniformes, le cadre de la vie se banalisa et s'enlaidit, les vices se dissimulèrent, la réalité fut truquée, les idées eurent peur. Il n'est pas de même aujourd'hui. Les romanciers anglais contemporains se

---

<sup>1</sup> Revue des Deux Mondes, le 15 déc. 1907.

<sup>2</sup> Mercure de France, le 15 sept. 1927.

préoccupent moins de psychologie; ils choisissent plus librement leurs sujets; ils sont plus hardis dans le traitement de leurs caractères; plus réalistes dans la peinture des moeurs; ils manient sans crainte leurs idées. Cette indépendance leur est possible parce que, depuis le début du siècle, l'Anglais s'est émancipé et qu'il se dégage de plus en plus des entraves de la respectabilité qui paralysa les contemporains de Victoria. Désormais il aborde plus volontiers la physique des sentiments et il accorde aux questions sexuelles une place mieux proportionnée à leur importance."

A ce sujet aussi, les remarques de M. René Francis<sup>1</sup> dans son livre The Question of Sex in Fiction, sont intéressantes. Le point capital de comparaison entre l'Angleterre et la France se rencontre, selon M. Francis, quand l'auteur britannique aborde une question de sexe, ou n'importe quelle question physiologique. Le résultat risque d'être beaucoup plus offensant et plus pernicieux parce que la langue anglaise ne se prête pas au réalisme en ces matières. Les mots sont brutaux et grossiers, et avec cela, les Anglais composent si mal! De plus, les romanciers d'Outre-Manche "sont presque toujours mentalement impropres à cette tâche, parce qu'ils n'ont jamais appris à penser clairement sur aucun sujet pas plus que leurs lecteurs, l'esprit anglais restant nébuleux tant qu'il n'a pas été soumis à un entraînement rigoureux."

Son jugement est parmi les plus sévères, mais peut-être qu'il y a du vrai, et que nous devrions nous borner à des sujets qui conviennent mieux à notre talent.

---

<sup>1</sup>Commenté par Davray, Lettres Anglaises, Mercure de France, le 15 fév. 1916.

D'ailleurs il est certain que le public anglais maintiendra à jamais une attitude de suspicieux et de répugnance envers les sujets nouveaux et hardis, les thèmes réputés malsains et déplaisants. En dépit de l'émancipation des romanciers britanniques contemporains, il semble que l'artiste n'ait pas autant de liberté en Angleterre qu'en France, car il y a toujours le lecteur anglais. Pour le Français il signifie tout ce qu'il y a de puritain et de facilement choqué. Et on cite la réception des oeuvres de Moore, de Joyce et de Lawrence. Ces derniers ont été bien accueillis en France, surtout par les lettrés; d'autant plus cordialement, peut-être, qu'ils scandalisent les Anglais.

# # # #

Jusqu'ici nous avons considéré quelques différences bien marquées entre le roman français et le roman britannique; différences qui ont été signalées par les critiques français. L'examen de ces différences nous aideront, certes, à apprécier et à comprendre la manière dont nos voisins ont reçu et jugé les romanciers anglais du vingtième siècle. Cependant, avant d'aborder cette question, il serait intéressant de jeter un coup d'oeil sur la tradition du roman britannique en France, et de constater la réputation française des romanciers du siècle précédent.

L'époque est célèbre par l'immense succès et le vaste rayonnement de Sir Walter Scott. A côté de lui la renommée de ses devanciers comme Richardson, Swift, Defoe et Goldsmith ne semble que négligeable. Scott fut étudié et imité, et ses succès déterminèrent la grande vogue du roman historique

en France. Ses successeurs, Bulwer Lytton et Marryat, furent bien accueillis aussi, mais nul ne jouit d'une réputation pareille à la sienne, pas même Charles Dickens. Il est vrai que Dickens séduisit, et continue à séduire, beaucoup de coeurs français. La traduction de ses oeuvres comme dans le cas de Scott, provoqua en France une véritable passion de curiosité à l'égard de l'école entière du roman anglais. Mais je ne crois pas qu'il occupe autant de place dans l'âme française que son grand prédécesseur. Peut-être qu'il maralise un peu trop, peut-être que la forme de ses romans déplaît aux Français.

Cependant, s'il n'est pas aussi bien apprécié en France que Walter Scott, il l'est beaucoup plus que son grand contemporain Thackeray. Il ne semble que personne prenne plaisir aux romans de cet auteur, estimé de ses compatriotes et loués de quelques critiques français. On attribue cette indifférence aux mauvaises traductions, à l'antipathie préalable du romancier anglais pour la race et la religion françaises, et à l'incapacité des Français de jouir de récits où ils ont l'impression que l'auteur lui-même ne s'est pas abandonné librement au lecteur. Il leur semble qu'il agit en "amateur", et ne prend pas au sérieux son métier.

Il y a d'autres cas où le romancier, célèbre en Angleterre, ne l'est guère en France. Jane Austin n'a jamais été acceptée par les Français. Mme. de Stael la considérait "vulgaire". Mais la plupart des romanciers féminins ont été mieux accueillis. George Eliot fut d'emblée reconnue par les Français, et même si l'on n'approuvait pas ses longueurs, on appréciait son

talent, et surtout son roman Adam Bede. On l'appelait "l'auteur d'Adam Bede".

Charlotte Brontë fut reçue avec encore plus d'enthousiasme. On aimait sa personnalité aussi bien que son oeuvre. En parlant d'elle Léon Renard<sup>1</sup> dit: "Il est des êtres que la nature a formé d'essences plus pures que les autres." Jane Eyre fut acclamé par tous les critiques, et on loua le charme et la poésie de ses romans, et la peinture brûlante et authentique de l'amour. On trouve un écho de ses louanges aujourd'hui dans les critiques de Katherine Mansfield, et de quelques-unes des femmes qui écrivent en ce moment.

Il est temps maintenant d'examiner ces critiques, non seulement des romans de femme, mais de tous les romans contemporains qui ont attiré l'attention des Français. Nous allons considérer leurs jugements sur les auteurs qui leur ont semblé les plus importants, et il sera intéressant de constater si leurs opinions s'accordent aux nôtres. Nous commencerons par le roman d'aventures et d'imagination, genre popularisé en France par Scott, Lytton et Marryat, et qui continue aujourd'hui à donner plaisir aux lecteurs français.

<sup>1</sup> Moniteur Universel, 4 avril 1860. Cité par Devonshire: "The English Novel in France" p. 376.

## CHAPITRE I

### LE ROMAN D'AVENTURES ET D'IMAGINATION

#### (i) LE ROMAN D'AVENTURES; L'EXOTISME

##### ROBERT LOUIS STEVENSON

La renommée de Robert Louis Stevenson a vite pénétré chez les Français. Il a toutes les qualités pour leur plaire: l'étrangeté des sujets, l'originalité des caractères et la clarté et l'élégance du style. D'ailleurs nos voisins trouvent qu'il mérite d'être le bienvenu auprès du public français, parce qu'il a beaucoup aimé la France. Ils l'ont accepté avec enthousiasme comme "l'écrivain qui a le mieux personnifié depuis Walter Scott, les sentiments épiques et chevaleresques de l'âme écossaise."<sup>1</sup>

Toute discussion du roman historique ou du roman d'aventures contemporain en France ramène à la pensée le nom de Stevenson. En 1921 Jacques Delebecque<sup>2</sup> commente la réhabilitation du roman d'aventures, et déclare qu'il semble retrouver chez les Français une vogue qu'il avait perdue depuis longtemps. Il fait remarquer qu'une maison d'éditions a commencé la publication d'une "collection littéraire de romans d'aventures français et étrangers." Dans ce renouveau, M. Delebecque juge bon d'examiner l'oeuvre du maître de ce genre, Robert Louis Stevenson. Son étude, d'ailleurs, est

---

1. Revue des 2 Mondes, le 1 sept., 1902. "R.L. Stevenson"

M. Gaston Bonet-Maury

2. Mercure de France, le 1 jan. 1921. "Stevenson" J. Delebecque.

parmi les meilleures.

Les Français ont d'abord apprécié Stevenson comme conteur de premier ordre, et peintre puissant de la nature, des mers du Sud, et de certaines époques de l'histoire de l'Angleterre et de l'Ecosse. On approuve son choix de sujets exotiques et historiques, et on admire la manière dont il discipline une imagination brillante et romanesque. Son goût est toujours sûr, son sens de la mesure toujours parfait. Il démontre qu'un roman d'aventures n'est pas forcément une oeuvre dénuée de toute valeur psychologique et littéraire, car après avoir séduit l'imagination, il satisfait l'esprit et la raison. Pour cela, les critiques français l'acclament. On déclare qu'il a le don du récit. Il étudie soigneusement chaque détail, il respecte toujours la vraisemblance et jamais la fantaisie ne va jusqu'à l'extravagance, jamais la raison ne perd sa souveraineté.

A l'avis des Français, son art de la narration est le mieux illustrée dans L'Ile au Trésor, " le meilleur livre de piratie qui existe." Tout le pittoresque de la vie d'aventures s'y déploie, et ce récit possède au plus haut degré le mérite premier du genre; il est amusant. L'Ile au Trésor a enchanté plusieurs générations de jeunes lecteurs français. L'intrigue est vivement contée, les épisodes sont dramatiques, et l'auteur demeure toujours "dans le ton" du récit.

En outre, le public français est captivé par les personnages qui animent ses romans. Dans L'Ile au Trésor on admire le relief avec lequel se détache l'étonnante figure

de John Silver. C'est une des créations les plus vivantes et les plus originales d'un écrivain qui est parvenu à pénétrer dans l'âme de ses héros, et qui a su créer des personnages avec le don suprême de la vie.

Stevenson connaît ses caractères à merveille, peut-être à cause de son goût pour la fréquentation d'hommes et de femmes de toutes les classes. Et il éprouve une grande sympathie pour ses semblables, ce qui est très écossais, et pas du tout anglais, déclare M. Delebecque.

Comme psychologue, donc, Stevenson se fait remarquer en France. On loue sa méthode de présenter ses personnages d'abord en silhouette, et de les esquisser graduellement, soit par le dialogue, soit par une surprenante variété de moyens. Il peint rarement le portrait en pied. On regrette que les femmes ne tiennent pas une grande place dans son oeuvre car, dit-on, l'écrivain qui a imaginé le type de Kirstie Eliot dans The Weir of Hermiston aurait pu, s'il l'avait jugé bon, tracer des portraits de femmes qui auraient valu ses portraits d'hommes. On attribue son indifférence à peindre les femmes et à étudier l'amour à la crainte de choquer le public anglais qui, "comme on le sait, est facile à effaroucher"<sup>1</sup>. Un fond de tempérament chaste, presque puritain, lui défend aussi l'analyse des sensualités intérieures de l'âme. Tout cela impatiente un peu le critique français, qui trouve regrettable que Stevenson n'ait pu passer outre à ses scrupules. Quel dommage que l'austère religion presbytérienne dût marquer si profondément son génie!

---

1. Mercure de France, le 1 jan. 1921 "R.L.Stevenson",  
Jacques Delebecque.

Heureusement qu'elle n'a pu influencé son style, qui possède toutes les qualités que les Français admirent. Parfois on signale des défauts de composition dans plusieurs de ses oeuvres, mais le style clair, juste, nerveux et coulant ne laisse rien à désirer. A cet égard nos voisins proclament fièrement que la France est pour beaucoup dans la formation de son talent, et que l'exquise perfection de son style porte la marque de leurs meilleurs maîtres. M. Delebecque, en terminant son étude du romancier, exprime la même idée. "Un Français est prévenu en faveur de Robert Louis Stevenson: son génie lui paraît particulièrement aimable. Il nous aimait et nous comprenait; nous l'aimons et le comprenons. Il possédait beaucoup des qualités de nos meilleurs écrivains; il les développait sans cesse par un labeur assidu. Et c'est grâce à ce labeur, à cette haute conscience naturelle, à ce constant souci de se perfectionner, qu'il a pu, dans le bloc de marbre que lui avait donné la nature, sculpter une oeuvre d'art que les romanciers, et spécialement les romanciers d'aventures auront toujours intérêt à étudier."<sup>1</sup>

# # # #

Quelques-uns des successeurs de Robert Louis Stevenson dans ce genre exotique et imaginaire sont déjà bien connus en France. Kipling et Wells furent presque aussitôt acceptés chez les Français que chez nous, et le talent de Conrad fut commenté par tous les meilleurs critiques. Mais avant de considérer la réception de ces trois maîtres du roman d'imagination, il ne sera pas sans intérêt de constater la

1. Mercure de France, le 1 jan. 1921 "Stevenson" J. Delebecque

réputation de plusieurs romanciers moins doués peut-être, mais qui ont tout de même plu au public français.

Nous pensons d'abord à MARIOTT WATSON, dont les récits ont attiré l'attention de nos voisins d'Outre-Manche. On commente la subtile beauté de leur forme, leur mouvement continu, et l'abandon romanesque des aventures qu'ils nous content. On l'a parfois comparé à Dumas ou à Gautier. Tout de même M. de Wyzéwa trouve quelque chose à reprocher à lui, comme aux autres romanciers britanniques. Il déclare; "Il nous fait voir, lui aussi, ce manque de naturel qui est décidément la grande maladie de tous les romanciers anglais d'à présent, et qui comporte, entre autres symptômes, un besoin de rappeler au lecteur que l'auteur n'invente et ne développe ses récits que pour s'amuser." <sup>1</sup> On a critiqué la même chose chez Thacheray.

Plus populaires que les récits de Watson sont les romans d'aventures de RIDER HAGGARD et les romans policiers de CONAN DOYLE. Ces ouvrages jouissent d'une réputation étonnante auprès du lecteur français. Sherlock Holmes surtout est certain de l'éternité. Mais ces livres ont peu de valeur littéraire, et à l'avis de M. Chevalley <sup>2</sup>, il y a bien d'autres romans qui méritent mieux la faveur publique. Il fait allusion aux contes d'aventures de QUILLER-COUCH et de ROBERT HICHENS, aux récits chevaleresques de MAURICE HEWLETT, et au roman naturaliste de W.H. HUDSON. Tous sont meilleurs au point de vue artistique.

---

1. Revue des 2 Mondes, le 15 déc. 1907. "Les Nouveaux Venus",  
Téodor de Wyzéwa

2. Abel Chevalley "The Modern English Novel" 1930.

D'autres romanciers d'aventures que les Français ont accueillis favorablement sont LAFCADIO HEARN, AMBROSE PRATT, et GILBERT PARKER. Lafcadio Hearn les charme par sa prose précise et harmonieuse, "une des plus belles proses qu'il y ait depuis Ruskin"<sup>1</sup>, par son style subtil et puissant, et par son intelligence profonde et sympathique de la civilisation japonaise, une civilisation d'autant plus séduisante qu'elle est mystérieuse. On déclare que M. Hearn est un artiste, un psychologue et un écrivain délicat et que ses livres sont une révélation.

Plus robuste est l'oeuvre d'Ambrose Pratt, un écrivain qui s'est fait remarquer d'abord pendant la grande guerre par son livre Love in War Time, a Tale of the South Seas, roman très à propos, car il est naturel que les Français s'intéressent, à cette époque, à la peinture du rapide écroulement des efforts et des rêves coloniaux de l'Allemagne dans l'Océan Pacifique. De plus, cette peinture est colorée et mouvante.

En discutant Gilbert Parker, un autre romancier colonial,<sup>2</sup> Philippe Neel regrette qu'il ne soit mieux connu par les Français. Il leur reproche une attitude conservatrice envers la littérature d'autres pays. Il déclare que le Français se montre rebelle aux connaissances nouvelles et se convainc aisément qu'en dehors de quelques auteurs, dûment catalogués et intronisés en France, nul véritable talent n'existe à l'étranger. M. Neel fait un effort de présenter cet écrivain

---

1. Revue de Paris, le 1 déc. 1904. "Lafcadio Hearn et le Japon"

Félicien Challaye

2. Revue de Paris, le 1 août, 1923. "Gilbert Parker" Philippe Neel

au public français, car il lui semble que l'oeuvre de Gilbert Parker peut retenir l'attention, non seulement par ses mérites littéraires ( et il y croit reconnaître le génie de Jack London), mais aussi par sa valeur documentaire. Il fait allusion aux récits qui ont pour cadre le Canada français, et la petite île de Jersey, tous deux célèbres par l'observance fidèle des vieilles coutumes et par la conservation de la langue française. M. Neel loue aussi les contes d'Egypte, - des contes en blanc et en noir à la manière de Kipling, et qui sont aussi émouvants, compréhensifs et pittoresques que ses récits de la neige. Cependant, il signale dans quelques-uns des romans, des défauts qui sont singulièrement anglais; la tournure romanesque, le manque de concision, l'intérêt trop exclusivement britannique.

Ce dernier trait, chez nos romanciers, excite souvent un commentaire français peu favorable, et cela se comprend facilement. Tout de même l'intrusion du nationalisme anglais dans une oeuvre n'empêche pas les Français d'en apprécier les vertus, ce qui est surtout vrai dans le cas de Kipling, que nous allons étudier prochainement. Voici un écrivain essentiellement britannique, et qui a "trop admiré tout ce qui est anglais", mais en dépit de cela, on l'aime. A l'exception de Wells, nul romancier du vingtième siècle n'a joui d'une réputation pareille auprès du public français.

(ii) LE ROMAN IMPERIALISTERUDYARD KIPLING

Rudyard Kipling atteignit très jeune les hauteurs de l'art, et tout de suite son génie fut reconnu en France, où Robert d'Humières prépara une excellente traduction de ses œuvres. Depuis le début du siècle, donc, il fait les délices du lecteur français, et fournit la matière d'un grand nombre de critiques. Ces critiques sont extrêmement intéressantes. On analyse son talent, on discute son impérialisme, et on le compare aux grands écrivains français.

Le talent de Kipling n'a jamais été contesté. On déclare qu'il a un tempérament littéraire exceptionnel, et on admire la force, la couleur et l'action de ses récits. Les Français le trouvent sympathique parce qu'il s'intéresse à la réalité de la vie, surtout cette vie profonde, obscure et violente de l'Inde. Et jamais il ne devient trop extravagant, car l'horrible et le fantastique conviennent à son sujet, et ne sentent point l'artifice. On juge que les effets d'étrangeté, d'angoisse et de mystère sont l'une des ressources fécondes de son art.

La forme de ses contes ne peut que plaire aux Français, par le dessein juste et net, et par la concision. "Au plus haut degré", écrit André Chevrillon, "Kipling possède la faculté française qui tout de suite assemble et construit, celle qui ordonne et fait converger les effets vers un effet total, d'autant plus puissant qu'il est soudain."

I. Revue de Paris, le 15 fév. 1908. "Kipling" André Chevrillon.

Par conséquent l'impression est forte, directe, brutale même, mais étonnamment adaptée aux sujets de l'auteur et à sa manière. La langue aussi est adaptée aux sujets. Kipling sait utiliser tous les vocabulaires, et on indique son habileté à faire surgir par chacun de ses mots une riche variété de formes et de sensations concrètes.

Comme psychologue, Kipling n'est guère dans la tradition française. Il ne pénètre <sup>pas</sup> très avant dans les âmes, et ne cherche pas à y pénétrer. Il ne peint pas l'homme par le dedans, et ne se soucie point d'analyses minutieuses. Sa méthode est plus directe que celle de la plupart des Français, et ses personnages se limitent à leurs lignes essentielles qui les font apparaître "en blanc et en Noir". On admet, toutefois, que cette méthode a des vertus dans ces contes d'action. Kipling résume les êtres humains en quelques traits significatifs qui en révèlent en un coup, tout ce qu'il est utile d'en savoir. Il est observateur plus que penseur, et il s'attache aux manifestations de la vie sans s'intéresser à en dégager le sens philosophique. A ce sujet, on remarque que Kipling a pour les idées, le solide dédain anglais.

Quelques critiques l'accusent d'un manque de pitié et d'attendrissement. M. Firmin Roz <sup>1</sup> déclare: "Kipling a trop de force pour avoir beaucoup de douceur, trop de couleur pour se plaire aux nuances, il aime trop l'action pour s'attacher au sentiment, et trop la volonté pour faire leur juste part à la sensibilité et l'intelligence." M. André V. Pierre, <sup>2</sup> cependant, ne le considère pas seulement sous le simple et commode aspect

1. Revue des 2 Mondes, le 15 mars, 1909. p. 382 "Kipling" F. Roz.  
2. Mercure de France, le 1 mars, 1929. p. 257. "Une Politique d'Après Kipling" André V. Pierre.

d'un peintre de soldats en action. "L'on devine", dit-il, "sous la rudesse extérieure de la description et sous l'indifférence voulue du conteur, une compassion réelle pour l'incessante inquiétude de l'homme qui marche vers sa destinée: sans doute faut-il se donner la peine de la découvrir, mais Kipling serait-il Anglais s'il n'adoptait pas sur l'impression écrite de sa pensée, ce masque impassible que les enfants d'Albion appliquent dès leur jeunesse sur leur visage immobile?".

Les commentaires sur les types de Kipling ne manquent pas d'intérêt, particulièrement quand il s'agit du "gentleman" anglais, au collège, et plus tard quand il est appliqué à ses oeuvres spécialement britanniques de conquête et de gouvernement. M. de Wyzewa, dans une étude sur Kipling, fait allusion à Stalky et Cie et " au type assez curieux de collégien anglais" qu'il offre. Il continue "Et c'est là encore une des particularités du goût littéraire d'Outre-Manche, qu'il pardonne volontiers tout à un roman où se trouve un de ses types, ayant la repartie imprévue et le coup de poing pittoresque, (e.g. Sam Weller et Sara Gamp). Et peut-être même que le succès de Kipling lui est venu, en grande partie, de son talent à mettre sur pied de telles figures. Les héros n'ont ni la vie magnifique de ceux de Dickens, ni le charme et la variété de ceux de Stevenson, mais avec peu d'âme et souvent une âme assez déplaisante, ils ont dans leurs paroles une allure goguenarde et imprévue qu'un lecteur anglais ne peut s'empêcher de goûter."

---

L. Revue des 2 Mondes, le 15 oct. 1901. "Kim", Téodor de Wyzewa

Ce critique ne semble guère admirer les personnages de Kipling ni Kipling lui-même, qu'il accuse d'un manque du sentiment chrétien. Il admet que Kipling sait décrire les mœurs des Sikhs, des Dogras et des Mahrattes, mais il est convaincu que c'est le mépris qui l'empêche de pénétrer dans leurs âmes. "Il n'est pas chrétien; il méprise trop la partie considérable de l'humanité qui, déjà soumise du nom à l'empire anglais, n'a point le privilège d'être anglaise de naissance."

Ailleurs M. de Wyzewa discute ceux qui ont ce privilège, un type connu, que façonnent l'éducation et le milieu anglais et qui joue son rôle avec force et autorité, dans l'oeuvre impérialiste de son pays. Il ne l'admire point, car il ne trouve rien d'admirable dans l'impérialisme britannique.

Kipling croit fortement, inébranlablement à la supériorité et à la sagesse de la race conquérante et à la destinée de l'empire. Ses oeuvres en sont imprégnées et c'est pour cette raison que M. de Wyzewa ne les approuve pas. Il déclare: "On trouve la conception d'une race prédestinée à opprimer, sinon à détruire, toutes les autres, et ayant, d'institution divine, le droit d'employer tous les moyens pour assurer son pouvoir."

D'autres critiques, cependant, s'intéressent à Kipling surtout en cette qualité presque symbolique d'Anglo-Saxon personnifiant l'impérialisme britannique. Il avait réussi, au commencement du siècle, à réveiller le patriotisme de son pays, et à inspirer des rêves d'expansion et de conquête. M. Davray

---

l. Mercure de France, le 15 oct. 1929. "Rudyard Kipling et son Temps" Henry Davray.

compare sa puissante influence politique à celle de Carlyle. L'un et l'autre ont prêché la doctrine de la force, de l'ordre, de l'acte, la règle du sergent instructeur. Carlyle rendait un culte à Frédéric de Prusse; Kipling l'a rendu au sous-officier professionnel de l'armée des Indes. Peut-être espérait-on que cette même influence politique et impériale se ferait sentir dans la France d'avant-guerre.

D'une autre manière encore, Kipling intéresse les critiques français. On cherche à trouver des ressemblances entre son tempérament et son oeuvre, et celui des grands écrivains de France. Une des meilleures études de ce genre est celle de M. André V. Pierre, qui discute les identités de Flaubert et de Kipling. Chacun, dit-il, s'intéresse à toutes les manifestations de l'autorité humaine et animale, à tous les instincts, et à toutes les passions de l'être vivant qui chasse pour son existence ou pour son plaisir au milieu de ses adversaires naturels. Cet amour de la vie comporte comme corollaire l'indifférence vis-à-vis de la mort, et par suite, Kipling et Flaubert sont sceptiques. Mais leur scepticisme, continue M. Pierre, n'est pas agressif et railleur comme celui d'Anatole France. Il est attendri et mélancolique. Ils ont assisté à l'écroulement de presque toutes les anciennes dogmatiques, et cette conviction semblable que les religions sont mortes et ne ressusciteront point, conduit naturellement Kipling et Flaubert à n'en accepter aucune. Par conséquent, ni l'un ni l'autre n'a une morale définissable. Et finalement

---

1. Revue Politique et Littéraire, le 7 sept. 1929. "Flaubert et Kipling" André V. Pierre.

M. Pierre discute le sentiment qu'ils <sup>ont</sup> des beautés naturelles. L'intensité en est presque égale, mais il s'exprime sans réserve chez Kipling, avec mesure chez Flaubert. Pour Kipling la description est un des éléments essentiels du récit, pour Flaubert elle en est souvent le simple ornement. Mais leurs méthodes descriptives sont de qualité semblable; ils mettent en valeur le détail original de chaque individu, de chaque objet, de chaque situation.

Et maintenant, en terminant l'examen de ces impressions des critiques d'Outre-Manche, il sera intéressant de constater la partie de l'oeuvre de Kipling qui leur semble la plus sympathique. Nous n'hésitons pas à signaler Les Livres de la Jungle. Kim a quelques admirateurs, mais il y en a qui conviennent que ce long roman est d'un ennui mortel. Le Français est incapable d'apprécier les remarquables qualités de sa langue et aussi, au contraire des Anglais, il n'a pas conservé le goût du roman picaresque. De plus, on reproche à Kipling de n'y avoir pas ajouté le libre don, le don gratuit et complet de son coeur. Il paraît qu'on ne saurait oublier la tradition de l'Anglo-Saxon froid et impassible!

Mais tous sont d'accord que Les Livres de la Jungle sont l'un des ouvrages les plus originaux de l'esprit humain, et que l'art de l'auteur n'a jamais peut-être été plus achevé ni plus sûr. Ce sont surtout ces livres qui ont inspiré à M. Davray une des meilleures appréciations de l'oeuvre du grand romancier.

"A la relire à présent, rien n'a vieilli dans l'oeuvre de l. Mercure de France, le 15 oct, 1929." Rudyard Kipling et son Temps" Henry Davray.

Kipling. Elle garde ce caractère des productions de l'esprit humain qui sont douées de la jeunesse éternelle. Elle ne fut pas destinée à flatter un public, à suivre une mode. Sa portée dépasse le temps et le pays qui la vit naître. Elle s'inspire du mouvement de la vie, des forces de la nature, des passions et des triomphes de l'homme, de ses joies et de ses douleurs, de ses faiblesses et de ses grandeurs; elle puise à la source de tout ce qui dure en ce monde, et à ce titre elle s'adresse aux hommes de tous les temps et de tous les pays."

(iii) LE ROMAN FANTASTIQUEH. G. WELLS.

H.G.Wells, aussi bien que Rudyard Kipling, jouit d'une réputation incontestable en France. Cette renommée, il l'a gagnée d'abord par ses romans d'imagination, ses voyages extraordinaires. Depuis plusieurs années, cependant, Wells s'est tourné vers la sociologie et vers la politique. Il est maintenant attentif aux mouvements qui agitent les masses, et il n'écrit que des oeuvres réalistes, oeuvres que nous considérerons plus tard en discutant le roman social. En abandonnant ses récits imaginaires, il s'est créé un nouveau public, en même temps qu'il écartait de lui, sans doute, quelques-uns de ses anciens lecteurs, qui préféraient les prestigieuses histoires du merveilleux scientifique. Mais ces fidèles du romancier fantastique peuvent continuer maintenant à le lire, car, il y a plusieurs ans, les éditions Larousse redonnèrent quelques nouvelles, traduites par M. Davray,<sup>1</sup> et très heureusement choisies "dans cette passionnante collection de romans et de nouvelles pour tous, dont nous ne manquons jamais de lire chaque volume."

Ce qui séduit le lecteur français dans les histoires merveilleuses de Wells, c'est sa riche et curieuse imagination, qui sait décrire les Utopies et peindre les possibilités de la science et de la mécanique appliquée. Il divertit par

---

1. Les Nouvelles Littéraires, le 16 avril, 1931. "Histoires Merveilleuses" H.G.Wells--Paul Chauveau.

la description d'appareils bizarres et d'expériences imaginaires, mais ses récits ont un accent de vérité particulièrement convaincant. On déclare qu'il montre cette qualité qui est celle du grand, du vrai romancier, celle de se faire croire.

A cause de ses rêves des temps futurs, quand la science sera toute puissante, on l'a souvent défini comme le nouveau Jules Verne anglais, mais les critiques d'Outre-Manche s'empres- sent de nous assurer que c'est un Jules Verne mieux informé et d'une fantaisie plus puissante et philosophe. Auprès de Wells, nous informe M. Firmin Roz, Jules Verne est sans malice. Wells est un utopiste, un critique social et un ré- formateur, dont l'arrière-pensée est toujours manifeste. Les jeux de son imagination n'ont rien de désintéressé et jamais il ne perd de vue le réel. Ses romans d'aventures scientifi- ques s'attachent à mettre en lumière toute l'imperfection d'un monde "si différent de ce qu'il devrait être." L'Île du Docteur Moreau, où il demande son inspiration au merveilleux biologique, est une parodie sinistre de l'humanité, selon M. Roz. C'est une occasion de nous présenter les hommes sous leur aspect bestial. Tout de même Wells est idéologue aussi bien que critique, et dans plusieurs livres comme Quand le Dormeur s'Eveillera, et Machine à Explorer le Temps, il nous expose le bilan anticipé de l'avenir, le tableau du monde tel qu'il doit sortir de ce qui est.

Mais pour la plupart des lecteurs français, son imagination

---

1. Revue des 2 Mondes, le 1 août, 1911. "H.G. Wells" Firmin Roz.

vaut mieux que sa doctrine. On veut se distraire, et quoi de mieux que ce pur roman d'aventures La Guerre dans les Airs, ou ces chimères Au Temps de la Comète, et l'Homme Invisible, ou ses récits de caractère prophétiques comme Le Nouvel Accélérateur et Les Cuirassés de Terre? Toutes ces histoires extraordinaires, déclarent les Français, sont écrites simplement et vivement. Le style n'en est pas distingué, mais il est naturel et sans effort. Les personnages sont vraisemblables et parlent la langue de la réalité. Et dans des romans fantastiques, que veut-on de plus? C'est l'imagination qui compte, et où peut-on trouver de meilleure?

# # # #

#### SAMUEL BUTLER

Autre utopiste, mais moins bien connu en France, comme en Angleterre, est Samuel Butler. Nous n'examinerons à ce point que ses livres d'aventures, et nous remettrons à plus tard la considération de la partie autobiographique de son oeuvre. Erewhon et Nouveaux Voyages en Erewhon, ses excursions aux pays imaginaires, ont été bien traduits et présentés au public français par Valéry Larbaud, qui s'intéresse à la gloire postume de Butler en Angleterre et qui espère que son influence se répandra en France. Il ne semble guère possible, cependant, que ses succès égalent ceux de Wells.

Erewhon est une série d'essais humoristiques, satiriques et philosophiques, reliés entre eux par une intrigue de roman. Le royaume d'Erewhon n'est pas vraiment une utopie, mais une satire qui attaque les timidités routinières et passives de l'âge de Victoria, et qui critique aussi les machines. A l'avis

de M. Louis Gillet, Butler "méritera d'être lu comme une sorte de prophète aussi longtemps que le monde souffrira du malaise où l'a jeté la tyrannie du progrès mécanique." Son ironie, à ce sujet, a souvent été comparée à celle de Swift, tant admiré en France. D'autres qualités que nos voisins estiment rapportent aussi au dix-huitième siècle. On déclare que, de la grande tradition de l'humour anglais de cette époque, Butler a gardé le goût pour la précision des détails et pour la crédibilité de la fiction. Les Français aussi l'ont influencé, et de leurs écrivains du dix-huitième siècle il a emprunté le ton et comme une sorte de nonchalante légèreté. Ce mélange, dit-on, est infiniment divertissant.

Mais malgré ces traits admirables de son oeuvre, il y a aussi des défauts assez sérieux, car dans un roman d'aventures il n'est pas facile de pardonner à l'auteur l'insignifiance de la partie romanesque, la nullité des personnages et l'absence d'idée fondamentale. Erewhon, après tout, n'est qu'une suite de scènes et de dissertations, et en dépit de l'enthousiasme de M. Larbau<sup>2</sup>, il semble que M. Bellessort ait raison quand il déclare qu'Erewhon prendra place au-dessous des romans de Wells.

- 
1. Revue des 2 Mondes, le 1 août, 1921. "Samuel Butler" Louis Gillet  
 2. Revue Politique et Littéraire, le 19 fév. 1921. p.126.  
 "Samuel Butler et son Voyage aux Pays Inconnus" André Bellessort.

(iv) LE ROMAN DE LA MER

JOSEPH CONRAD

Bien que Joseph Conrad ne jouisse pas de la même popularité auprès du public français que Wells et Kipling, sa renommée s'est pourtant assez solidement établie. Il a eu la bonne fortune d'être bien traduit et une version française de ses oeuvres vient d'être publiée aux éditions de la Nouvelle Revue Française sous la direction d'André Gide. Depuis sa mort sa réputation va en grandissant.

On apprécie spécialement son don merveilleux de conteur, don au moyen duquel il a su nous transporter loin des soucis contemporains dans des régions étranges et mystérieuses. Mais il vogue en plein romanesque sans y sombrer, comme font beaucoup d'écrivains britanniques, car il y fait entrer l'esprit objective du naturalisme français.<sup>1</sup> De plus, son oeuvre est pour lui une façon encore de voyager, et c'est pour cela, déclare Valéry Larbaud,<sup>2</sup> qu'elle fait penser aux voyages d'Ulysse. Tous les critiques parlent de la justesse pittoresque du détail, et de la vérité vivante, de la verve, de l'audace et de la riche invention de ses oeuvres. M. de Wyzewa trouve que "ni M. Kipling ni M. Stevenson lui-même ne réussissant aussi parfaitement à nous donner l'impression 'immédiate' de ces pays tropicaux. Aussi, à la différence de ces deux autres écrivains,<sup>3</sup>

---

1. Légouis et Cazamian "Histoire de la Littérature Anglaise" 1924. p.1252.  
 2. La Nouvelle Revue Française T.23, 1924. "Joseph Conrad" Valéry Larbaud.  
 3. Revue des 2 Mondes, le 15 avril, 1914. "Joseph Conrad" T. de Wyzewa.

M. Conrad ne nous donne pas cette impression en 'peintre', mais bien plutôt en 'poète', avec un étrange talent d'évocation, quasi 'musicale' qui lui permet de substituer aux longues et complètes peintures habituelles de ses confrères, l'emploi, savamment gradué, d'un petit nombre de traits 'suggestifs'."

On le félicite aussi, d'avoir réussi à réaliser ce qui est le rêve de beaucoup de romanciers français: un roman à la fois d'aventures, psychologique et social. En parlant de Lord Jim, "un des romans les plus satisfaisants de la littérature contemporaine", Ramon Fernandez<sup>1</sup> déclare que Conrad "élève la littérature d'exotisme au niveau de la littérature éternelle. Ce monde exotique et maritime dont Stevenson fut le régisseur, Loti le troubadour et Kipling le rapporteur halluciné ne lui sert qu'à mieux révéler, dans une lumière plus étourdissante, plus mystérieuse, plus fantastique que celle de nos cieux occidentaux, les proportions vraies du coeur humain."

Dans ses livres la mer ne tient que la moitié de l'horizon et l'aventure n'en est pas le but. C'est plutôt le moyen et le lieu où les personnages se découvrent. Et dans la peinture de ses personnages Conrad comme Stevenson gagne l'admiration des Français. Quelques critiques, il est vrai, croient que ses héros sont enveloppés d'une atmosphère d'étrangeté qui leur fait perdre beaucoup de vraisemblance. La plupart des critiques cependant, trouvent émouvante cette part de mystère dans les caractères, et sont d'accord que

1. La Nouvelle Revue Française, T.20, 1923, p.841. "Lord Jim" - Joseph Conrad, Ramon Fernandez.

Conrad a vraiment la faculté d'explorer l'âme intérieure et que ses personnages sont profondément humains. Ses héros ne sont jamais présentés de face avec le plein relief des conteurs réalistes comme Kipling, mais les Français aiment à être forcés plus ou moins à les deviner.

Parmi tous ses admirables portraits d'hommes et de femmes,  
<sup>1</sup>  
 M. de Wyzewa préfère ceux de Flora de Barral et d'Anthony dans Chance. Dans ce livre Conrad "a dépouillé son masque ancien d'objectivité pour épancher librement ses émotions de poète en présence des figures qu'il s'est plu à créer! Il n'y a pas un des admirateurs du talent de Conrad qui ne doive se réjouir de le voir, ainsi, se délivrer d'une contrainte 'd'impassibilité' que lui a trop longtemps imposée sa 'naturalisation' de romancier anglais."

Et ce qui plaît surtout aux Français, c'est que Conrad ne leur présente pas le type traditionnel anglais. Ses personnages, dit-on, sont toujours les compatriotes de M. Conrad, même s'ils sont déguisés sous des noms, des costumes et des visages anglais. Ils ne sont jamais idéalisés, et leur inquiétude caractéristique est l'inquiétude d'homme normal. De tels héros semblent aux Français autrement sympathiques que ceux de Kipling, peintre par excellence du 'gentleman' anglais. Le cosmopolitisme de Conrad est donc tout à fait à leur goût.

<sup>2</sup>  
 M. Bellessort résume la pensée de beaucoup de Français quand il déclare: "Conrad ne manifestera pas ce dédain pour les autres nations dont l'auteur de Kim s'était fait une spécialité avant que l'âge et la guerre l'eussent rendu plus modeste et

1. Revue des 2 Mondes, le 15 avril, 1914. "Conrad" T. de Wyzewa.

2. Rev. Pol. et Litt. 1920. p. 509 "Le Premier Roman de Conrad"  
 Bellessort

plus compréhensif. Nous trouverons chez Conrad une psychologie plus fine, plus souple, une sympathie plus humaine. Parmi les romanciers anglais, si bons observateurs dans les limites de leur île, ce Polonais me paraît un des rares qui sachent pénétrer les âmes étrangères."

En considérant Conrad comme grand psychologue, les Français discutent aussi sa philosophie, et commentent favorablement le sentiment constant du mystère de la destinée qui se trouve dans ses romans. Fataliste lui-même, il a fait passer dans ses oeuvres cette impression d'une puissance inconnue, étrangère à nous-mêmes, qui décide de nos vies et nous dirige à notre insu, sans que nous n'y prenions aucune part, vers notre perte ou notre salut. Mais quoiqu'il soit tragique et pessimiste, Conrad ne tourne jamais au cynisme, et c'est pour cela que nos voisins l'admirent. Selon Henri Davray<sup>1</sup> "son pessimisme s'allège et s'éclaire d'une ironie altière. Comme Turgueneff, Tolstoi, Flaubert, France, Molière et George Meredith, Joseph Conrad fournit la preuve que la perception des réalités, adoucie par l'imagination et l'ironie, forme la base la plus solide d'un idéal."

On trouve quelque chose de grand et d'émouvant aussi, dans la lutte de ses héros contre les fatalités. Même en se rendant compte de leur insignifiance, ils résistent et tentent des compromis avant de céder. Et l'aventure sort de là, d'autant plus imprévue et marche d'une allure d'autant plus saccadée que les personnages de Conrad ont une vie

---

1. Mercure de France, le 1 oct. 1924 "Joseph Conrad" H. Davray.

psychologique et morale plus riche.<sup>1</sup> Cette vie morale des caractères plaît aux Français, surtout parce que l'auteur n'y insiste pas, à la manière de beaucoup de romanciers anglais. Joseph Conrad n'agit jamais en moraliste, mais de chacune de ses oeuvres se dégage comme une atmosphère de noblesse et de grandeur.

Presque la seule chose que les Français reprochent à Conrad, c'est son procédé indirect. La lenteur, la gaucherie et même l'obscurité dans l'exposé du sujet ont découragé plus d'un lecteur d'Outre-Manche, et c'est pourquoi, sans doute, il n'a jamais connu le grand succès populaire de Kipling et de Wells. Quelques critiques essaient de justifier cette technique. Ils en admirent la subtilité en disant qu'elle exprime plus de nuances de mystère et de romanesque qu'une méthode plus cohérente et plus claire. De plus, les trois ou quatre personnes qui racontent l'histoire offrent un excellent moyen de représenter le spectacle sous un aspect plus complet. Mais malgré ces défenses, le plus grand nombre des Français conviennent qu'il serait préférable que le récit fût plus clair et plus direct. On déclare que beaucoup de pages auraient gagné à être abrégées ou résumées pour le grand bien de l'ouvrage. Selon M. Davray,<sup>2</sup> Conrad est "un phare à éclipses, à très longues éclipses parfois, et ces moments d'obscurité prolongée fatiguent l'attention qui se détourne pour ne revenir qu'à regret ou pas du tout."

1. La Nouvelle Revue Française, T 19, 1922, p. 108. "Joseph Conrad, En Marge des Marées" Benjamin Crémieux.

2. Mercure de France, le 15 jan. 1927. "Joseph Conrad" H. Davray

Cette critique des longueurs de l'oeuvre de Conrad est presque toujours accompagnée du regret que ce Polonais n'ait pas écrit en français. On est sûr qu'il aurait été moins prolix. A ce sujet M. Henri Davray a une anecdote intéressante à raconter. "Je traduisis une de ses nouvelles, Karain, et lui envoyai un exemplaire du Mercure qui la publia. Un beau jour le texte me revint, avec une lettre. Conrad avait procédé, sur la version française, à des coupures, retranchements, suppressions, reliés par de courtes phrases les fragments disjoints, et réduit le tout d'au moins un tiers. Sa lettre m'expliquait les raisons de ce travail. 'Votre traduction m'a révélé que c'est en français que je devrais écrire', avouait-il. En effet, ainsi remanié, abrégé, ce récit gagnant, par sa concision, une force extraordinaire, et la rapidité accélérée de l'action rendait la tragédie infiniment dramatique."

On se console un peu de la perte de Conrad aux lettres françaises en revendiquant la part qui revient à l'influence de la France dans la formation de Conrad "artiste". Les critiques déclarent qu'il doit beaucoup à la culture française, en particulier son souci du style et de l'expression; sa recherche du mot juste, de l'équilibre et du rythme de la phrase, son emploi des mots pour leur sonorité ou leur musique, leur puissance ou leur couleur. Ils sont d'accord que Conrad est l'un des écrivains qui ont manié avec le plus de force et d'originalité la prose anglaise.

Et ceci leur donne encore une occasion de discuter les défauts du style de bien des romanciers contemporains en

l. Mercure de France, le 15 jan, 1927. "Joseph Conrad" H. Davray.

Angleterre. M. Aubry<sup>1</sup>, dans son étude sur la vie et l'oeuvre de Conrad dans la Revue Hebdomadaire, fait voir que cet étranger a senti plus fortement qu'aucun Anglais de son temps, la force de la langue anglaise. M. Aubry déclare que la mollesse générale de la pensée ou de l'absence de pensée en Angleterre y entraîne les mots plus qu'ailleurs à n'avoir souvent aucun sens précis. En outre, l'indifférence en matière de style y est plus générale probablement qu'en aucune autre nation du monde. Mais Conrad, influencé par la culture d'Outre-Manche, par les classiques anglais du passé (Shakespeare et la Bible), et par le vocabulaire précis, direct, imagé et vivant des équipages, a retrouvé la précision la vigueur et la fraîcheur de l'époque d'Elizabeth.

Cependant Conrad n'écrit pas simplement pour écrire. Son style est entraîné et commandé par la force et la grandeur de sa vision. La particulière aptitude de ce romancier à rendre grand tout ce qu'il décrit est peut-être la chose la plus signifiante de son génie, et celle qui se fait louer par les critiques français dans tous les commentaires. Nous ne pouvons faire mieux, en terminant cette considération de Conrad chez les Français, que de citer les paroles de M. Aubry<sup>1</sup>, qui résume tous les traits de son oeuvre et qui appuie sur son don "à voir grand et à faire voir grand."

"Il n'est assurément pas une autre oeuvre, en ce temps-ci, où se montre, aussi fortement ni avec un égal naturel, ce sentiment constant de la grandeur qui est partout répandu

---

1. Revue Hebdomadaire, fév. 1924, p. 439. "La Vie et L'Oeuvre de Conrad" G. Jean Aubry.

dans les livres de Conrad. La puissance évocatrice des tableaux qu'il a peints, la pénétration des caractères et la subtile sûreté avec laquelle il en suit, en démêle, en oppose les mobiles; une estime fraternelle pour l'énergie de l'homme en même temps qu'une ironie attendrie pour les occasions de ses défaillances; tout cela compose 'une contrée de la pensée' où nous pouvons longuement nous émerveiller et nous émouvoir et nous sentir pénétrés profondément par ces prolongements, à la fois simples et savants, de la vie et du coeur."

## CHAPITRE II

### LE ROMAN REALISTE ET SOCIAL

#### (i) FIN DU SIECLE

Bien que le roman réaliste et social de l'Angleterre n'ait pas autant d'admirateurs en France que le roman d'imagination, il attire l'attention cependant d'un grand nombre de lecteurs d'Outre-Manche, pour qui la vie et les problèmes des Anglais sont toujours intéressants, surtout quand on les compare aux leurs. Parmi les peintres de moeurs contemporaines, Galsworthy et Wells sont peut-être le mieux intronisés. Ils ont pris la place des écrivains réalistes de la fin du siècle comme Gissing, William de Morgan, Hall Caine et Mrs. Humphrey Ward. Ces derniers, et spécialement Hall Caine et Mrs. Humphrey Ward délectaient d'innombrables lecteurs. Il ne serait pas sans intérêt donc, de jeter un coup d'oeil sur quelques critiques de leurs oeuvres avant de considérer Galsworthy, Wells et les autres contemporains britanniques.

GISSING intéresse les critiques français par ses tableaux saisissants et exacts" du décor ingrat où se déroule dans la grande ville l'existence de la classe la plus nombreuse.<sup>1</sup>  
Or  
On fait voir que sur lui, l'influence du mouvement naturaliste français est certain. WILLIAM DE MORGAN les intéresse parce que

---

1. Légouis et Cazamian "Histoire de la Littérature Anglaise"  
1924, p. 1183.

cet écrivain leur rappelle Dickens. M. de Wyzewa<sup>1</sup> déclare que ses livres comme ceux de Dickens sont des romans "chauds" au contraire de la froideur, plus ou moins voulue de l'ordinaire des romans anglais. L'auteur a eu le coeur et le cerveau en fièvre pendant qu'il les créait; ses personnages l'émouvaient passionnément et lui semblaient réels. Mais tout en le louant d'avoir prêté la vie à ses inventions, on lui reproche les longueurs de ses oeuvres. M. de Wyzewa regrette qu'elles soient mal composées, "remplies d'aventures extravagantes et semées d'à peu près et de calembours."

HALL CAINE s'est vite popularisé avec le public, mais il n'a jamais gagné les louanges enthousiastes des critiques français. Ils admettent qu'il a du talent dramatique, mais ils déclarent qu'il est vulgaire et grossier, et que ses romans ne relèvent pas la littérature. Cependant, ils ne les trouvent pas choquants, et ils sont surpris qu'on mette à l'index, en Angleterre, son livre The Woman Thou Gavest Me, à cause d'une situation réellement anodine, bien moins "osée" que tant d'autres qui ornent la très pure et très sainte Bible. "Mais c'est là un effet de ce qu'on appelle<sup>2</sup> en France, et non sans injustice, l'hypocrisie anglaise."

MRS. HUMPHREY WARD, au contraire de Hall Caine, a plu aux critiques français aussi bien qu'à la foule. On aime le mélange de vérité, d'idéalisation et de romanesque dans ses romans. On admire son excellente peinture de milieux

1. Revue des 2 Mondes, le 15 nov. 1907. p. 425. "Le Roman Anglais en 1907". T. de Wyzewa.

2. Mercure de France, le 16 jan. 1914. p. 426. "Lettres Anglaises" Henri Davray.

aristocratiques, son art particulier de créer de gracieuses figures de jeunes filles, et son talent de mélanger la poésie avec le réalisme, et de donner en quelques lignes l'impression vivante d'un coin de nature. M. de Wyzewa trouve regrettable cependant, qu'au lieu de se résigner à nous montrer de belles jeunes filles de l'aristocratie dans de beaux paysages, elle se croit tenue à continuer et à rivaliser avec George Eliot dans un art prédicateur qui décidément n'est point fait pour elle. En discutant Eleanor, il déclare que l'"agnosticisme" lui réussit de moins en moins à chacun de ses nouveaux livres. La thèse générale du roman, que la plaie de l'Italie contemporaine est le catholicisme, l'impatiente. "Ai-je besoin de dire que ce violent réquisitoire ne s'appuie sur aucun fait, ou tout au plus, sur quatre ou cinq menus détails d'une portée très restreinte?"

Mrs. Humphrey Ward, en rôle de moraliste, n'offense pas de la même façon M. Firmin Roz, qui nous offre peut-être une des meilleures études de son oeuvre, "oeuvre qui a par-dessus tous ses autres mérites, et comme leur raison commune, celui de s'y rattacher." Il déclare que dans ses livres "l'âme anglaise nous révèle ses plus beaux aspects, la société anglaise ses plus nobles efforts, l'avenir anglais ses meilleurs desseins." En discutant ses romans qui ont pour sujet la religion, ("les questions religieuses passionnent l'Angleterre"), il fait remarquer que rien n'est plus caractéristique

1. Revue des 2 Mondes, le 15 jan. 1901 p. 457. Eleanor Mrs. H. Ward, T. de Wyzewa.

2. Revue des 2 Mondes, le 15 mars, 1910. p. 357. "Mme. H. Ward" Firmin Roz.

de la race anglo-saxone que l'attitude religieuse dont Mrs. Ward nous offre dans Robert Elsmere un modèle remarquablement étudié. "Robert est le chrétien anglais qui a des exigences intellectuelles. Il prend ainsi position entre la libre pensée en à la manière française et latine, qui est le triomphe d'intellectualisme radical, théorique et pratique, et le catholicisme qui fait de l'autorité la sauvegarde contre les usurpations de l'intelligence illégitimes dans la région de l'Absolu."

M. Roz commente aussi les romans d'amour, Marcella, La Fille de Lady Rose, et Le Mariage de Wm. Ashe. Il déclare que l'amour est à très haut prix dans les romans anglais en général, et dans ceux de Mme. Ward en particulier. Le problème y est traité avec beaucoup de délicatesse et d'élévation, dit-il, et la femme n'aime l'homme digne de son amour que quand elle est devenue digne de l'aimer. Dans Fenwick's Career M. Roz trouve encore que Mrs. Ward est d'accord avec la tradition des romanciers anglais. "Ils sont généralement sévères pour la témérité dans le mariage; ils nous montrent volontiers les faillites des unions prématurées." M. Roz admire aussi le traitement de l'amitié, précieux auxiliaire de l'amour, dans les romans de Mrs. Ward; lesquels nous présentent de très belles figures d'amis ou d'amies.

Et en terminant son étude, le critique français résume le but de cette oeuvre sociale. "La vie! Ajouter à la vie, l'enrichir, aider à vivre, voilà sans doute la grande tradition positive du service de laquelle Mme. Ward a mis, consciemment ou non, tous ses romans. Cette tradition représente peut-être

le fond le plus essentiel du génie anglais; elle se manifeste dans ses moeurs, sa constitution, son esprit, par une tendance à ne rien détruire, à utiliser toutes les forces, à voir l'affirmation partout."

(ii) LE ROMAN CONTEMPORAINJOHN GALSWORTHY

John Galsworthy est connu en France comme un grand réaliste, un grand romancier. On déclare que parmi les maîtres de l'heure présente, il est de ceux qui gardent en eux de l'avenir. A l'avis de M. Chevalley <sup>1</sup> il est bien probable que Galsworthy eût été membre de l'Académie, s'il avait été français. Et nos voisins apprécient son réalisme d'autant mieux qu'ils le croient formé à leur influence, aussi bien qu'à l'influence russe. M. Léon Lemonnier <sup>2</sup> consacre une étude très intéressante à cette question. Il trouve que le talent de Galsworthy est français à bien des égards, et il fait cinq rapprochements entre le romancier anglais d'une part, et d'autre part Baudelaire, Dumur, Coppée, Flaubert et Maupassant. L'oeuvre de Galsworthy lui semble française surtout parce que, en des romans composés logiquement, il a appliqué son esprit critique impitoyable à montrer les insuffisances et les faiblesses de la haute bourgeoisie.

C'est comme peintre de cette grande bourgeoisie anglaise que Galsworthy attire d'abord l'attention des Français. Avec une abondance de détail il trace un tableau de l'Angleterre contemporaine et de ses classes dirigeantes, faisant voir toute l'inquiétude sociale, démasquant les préjugés et dévêtant

---

1. "The Modern English Novel" A. Chevalley, 1930.

2. Le Mercure de France, le 1 jan. 1923. p.112. "John Galsworthy et Quelques Auteurs Français" Léon Lemonnier.

les conventions de la société. Les Français se réjouissent que sa satire soit franche et saine d'après la tradition du dix-huitième siècle, et que Galsworthy se classe dans le parti des révoltés, qui, à la fin de l'ère victorienne, sortent enfin du long mensonge de décence où, depuis plus d'un siècle, les romanciers avaient maintenu leurs personnages, et truqué la peinture de la vie. Le réalisme de son portrait de l'"upper middle class", spécialement dans The Forsyte Saga, leur paraît admirable. Edmond Jaloux<sup>1</sup> déclare que "si l'on voit dans son ensemble ce livre, on assiste à un des plus complets développements de la vie humaine qu'un artiste ait créés." Les Français aiment à le consulter comme document sur le caractère anglais et le tempérament national.

Mais ce qui caractérise le réalisme de Galsworthy, selon les Français, c'est sa profondeur psychologique. On est frappé non seulement de la minutieuse indication du décor, mais aussi de l'abondance du détail de l'âme observée. On admire sa préoccupation de la vie morale de ses héros, des motifs de leurs actes, de l'évolution de leurs caractères, du drame muet qui se joue en eux. Le détail est infini, et son procès<sup>2</sup> d'ailleurs, les intéresse beaucoup. M. André Chevrillon déclare que Galsworthy use simultanément de deux moyens contraires; tandis qu'il suit par le détail un certain ordre de faits, il en est un autre qu'il nous laisse à deviner, et cela sur de minimes indices, attentivement choisis. Il refuse de tout dire; il suggère ce qu'il juge plus émouvant et plus

---

1. La Revue de Paris, le 1 déc. 1932, p. 672. "Galsworthy" E. Jaloux

2. Revue des 2 Mondes, le 15 mai, 1912, p. 314. "John Galsworthy" André Chevrillon.

vrai dans l'ombre.

M. Bellessort<sup>1</sup> commente aussi cette méthode de Galsworthy. Il fait remarquer que le romancier "réunit à l'intuition profonde de la vie psychologique, la perception aiguë de tout ce qui la manifeste du dehors. Il procède par courts tableaux, petites scènes, échanges rapides de paroles, conversations qui n'ont rien d'apprêté, rien de tendu, mais qui, sans qu'on sache trop comment, éclairent les âmes et trahissent leurs préoccupations les plus secrètes. Ce récit, qui au fond est très surveillé, a un air d'abandon qui nous conquiert et nous retient, comme si la vie, en courant, racontait elle-même son histoire."

Tous les critiques donc, félicitent Galsworthy d'avoir su créer des caractères vivants, comme Soames Forsyte, caractères qui ne sont jamais conventionnels et qui demeurent justes de ton. La certitude d'avoir toujours raison, trait que les Français croient essentiellement britannique, donne souvent aux héros quelque chose de dur et de particulièrement décidé. Mais c'est le vrai Anglais des classes supérieures.

M. Jaloux<sup>2</sup> soutient que "personne, peut-être, n'a fait aujourd'hui un portrait plus juste de l'aristocrate ou du grand bourgeois de l'Angleterre, prisonnier de la caste, victime du contrôle sur soi-même, à qui toutes les émotions visibles sont défendues, qui ne peut transmettre sa vraie pensée à autrui, et dont la conversation doit se borner aux banalités les plus courantes."

1. Correspondant, le 10 jan. 1933, p. 123. "Galsworthy" Bellessort  
 2. La Revue De Paris, le 1 jan. 1920. "Lectures Etrangères"  
 Edmond Jaloux.

Mais Galsworthy n'est pas seulement l'interprète du haut bourgeois anglais. Il est aussi un grand peintre de l'amour, et à l'avis des Français, les portraits de ses héroïnes amoureuses sont particulièrement admirables. M. Thibaudet<sup>1</sup> signale "une finesse, une sensibilité intuitives chez Galsworthy qui le prédestinent à une intelligence pénétrante du monde féminin." M. Bellessort<sup>2</sup> juge qu'Irène, dans The Forsyte Saga, est une des créations les plus séduisantes du roman anglais, belle, franche, passionnée, incarnation de la dignité féminine. Il déclare aussi que les héroïnes de Galsworthy ont des traits communs; "la violence avec laquelle l'amour les saisit (peu de romanciers ont plus usé du coup de foudre que Galsworthy), le don complet d'elles-mêmes, et la franchise." Il regrette cependant que Galsworthy obéisse très souvent à la stupide tradition qui veut que, dans le roman anglais, la femme infidèle ou capable de l'être, soit française, ou ait au moins un de ses deux parents français." (Il fait allusion à Annette, la femme de Soames Forsyte.) M. Bellessort continue; "Mais Galsworthy, s'il doit beaucoup à nos romanciers, qu'il a lus de tout près, ne nous aime guère et a commis envers nous de plus regrettables inconvenances."

M. Baillon de Wailly<sup>3</sup>, en discutant Galsworthy comme peintre d'amour, fait une observation assez intéressante à ce sujet. Il trouve surprenant que chez le romancier qui a

---

1. La Nouv. Rev. Fr. T. 19, 1922. p. 639. "Galsworthy" A. Thibaudet  
 2. Correspondant, le 10 jan. 1933. p. 123. "Galsworthy" Bellessort  
 3. Revue Politique et Littéraire, 1933. p. 408. "John Galsworthy"  
 L. Baillon de Wailly.

su pénétrer si avant dans les coeurs féminins, "l'amour maternel, qui y prend rang tout de suite après l'amour et peut le lui disputer en complexité, n'ait que rarement retenu l'attention de ce peintre de nuances tout désigné, semblait-il, pour l'étudier."

Bien que Galsworthy soit réaliste et objectif dans la peinture de ses personnages, les Français remarquent chez lui, comme chez Conrad, une sincérité et une humanité de sentiment qui donnent à son oeuvre un attrait puissant. M. Gillet<sup>1</sup>, il est vrai, en commentant The Silver Spoon, regrette l'absence de spiritualité, et ajoute "qu'il est difficile d'imaginer des âmes plus dénuées de vie religieuse." Mais la plupart des critiques louent le ton des romans de Galsworthy. Sa pitié tendre et compréhensive pour l'humanité souffrante leur rappelle Dickens. Ils aiment sa tendresse d'autant plus qu'elle est toujours discrète et voilée, et qu'elle ne tombe jamais dans la sentimentalité qu'ils abominent particulièrement chez les romanciers britanniques.

Une autre chose que les Français trouvent sympathique chez Galsworthy, c'est la poésie de son oeuvre. "Poète", déclare Marcel Thiébaud<sup>2</sup>, "il a aimé les hommes et la nature, et a su tirer des êtres et des paysages cette vie mystérieuse et frémissante sans laquelle le monde semble morne et fastidieux." On cite comme admirables sa description poétique de la vieillesse dans L'Eté de la Saint-Martin d'un Forsyte, et ses innombrables peintures pathétiques de la tragédie du coeur.

1. Revue des 2 Mondes, le 1 jan, 1927. The Silver Spoon - John Galsworthy, Louis Gillet

2. La Revue de Paris, le 1 avril, 1933. "Galsworthy" Marcel Thiébaud.

Mais lorsque Galsworthy contemple la nature extérieure, on est plus enthousiaste encore. Les Français sont frappés de ce sentiment anglais de la nature, frais, puissant et poétique, sensible dans tous ses livres. "Cet amour de la nature" déclare Edmond Jaloux, "comme il baigne délicieusement l'oeuvre de John Galsworthy!"

A l'opinion des critiques d'Outre-Manche, Galsworthy se montre grand romancier aussi par sa composition et par son style. Sous ce rapport, dit-on, il ressemble aux romanciers français. Comme eux, il sait organiser un sujet. Chaque oeuvre est sévèrement construite et satisfait à toutes les exigences de composition, de sobriété et d'harmonie. Ses romans n'avancent pas au hasard, et ils n'ont pas "cet air de vraisemblance décousue si fréquent dans la littérature britannique." Chez lui la composition est logique, et les différentes parties répondent à un plan bien défini. Dramaturge, il a donné à ses romans un mouvement et une netteté d'action, et il a bien traité les vastes scènes essentielles. M. Jaloux est d'avis que "ses livres se développent sournoisement ou brutalement de manière à aboutir à deux ou trois conflits dramatiques, après lesquels nous sommes entièrement fixés sur les personnages, et nous n'avons plus rien à apprendre d'eux. C'est la méthode de tous les maîtres. Galsworthy en est un, et non des moindres."

Son souci du style est d'autant plus admirable, trouvent les critiques, qu'il est assez rare chez les romanciers

---

1. La Revue De Paris, le 1 déc. 1932. p. 672. "Galsworthy" E. Jaloux  
 2. Mercure de France, le 1 jan. 1923. p. 112. "John Galsworthy et Quelques Auteurs Français" Léon Lemonnier.

britanniques. Le style de Galsworthy est uni, limpide, très élastique, et qui s'adapte à des fonctions très diverses. Edmond Jaloux <sup>1</sup> croit que ce style rapide, cursif, plein d'interjections et d'allusions reproduit les mouvements mêmes, les saccades et les soubresauts de la parole intérieure. "Il est peut-être difficile pour les Français, habitués aux développements logiques et aux articulations du grand style classique, mais il est extrêmement habile à rendre les variations mêmes de la vie."

En tout, Galsworthy est considéré en France comme un très grand artiste. Il a gagné l'admiration de tous les critiques, et M. Albert Thibaudet <sup>2</sup> résume comme suit les qualités essentielles de son génie: "une extraordinaire délicatesse de touche; une vie très intense obtenue par les moyens les plus économiques, par les signes les plus discrets de la vie intérieure; et finalement une ironie où il n'y a pas un grain de méchanceté et qui se confond d'un point de vue final, avec la plus juste clairvoyance."

1. La Revue de Paris, le 1 déc. 1932. p. 672. "Galsworthy" E. Jaloux.

2. La Nouvelle Revue Française, T. 19, 1922. p. 639. "Galsworthy" Albert Thibaudet.

H. G. WELLS

H.G.Wells, comme Galsworthy, est le critique du vieil ordre moral et social de l'Angleterre. Tous les deux sont impitoyables à des préjugés reconnus depuis longtemps pour tels, mais à l'opinion des Français, la hardiesse de Wells est moins aristocrate, moins délicate et scrupuleuse que celle de Galsworthy. Comparée à la sienne, elle a "je ne sais <sup>1</sup> quoi de carré, de lourd et de vaniteux." Tout de même l'audace de Wells donne à penser, et c'est pour cela que nos voisins le lisent. Wells n'est pas seulement critique, il aime aussi à suggérer les remèdes. Il plaide la grande cause du progrès et veut recréer le monde. Il satirise les survivances de l'ancienne Angleterre oligarchique, ses traditions, ses croyances, et tient à les remplacer par le socialisme organisateur. Ses livres fourmillent d'idées nouvelles qui impressionnent les Français. Même si quelques-uns de ses lecteurs regrettent les histoires merveilleuses de sa première manière, et trouvent un peu ennuyeux ses romans à thèse, il y en a beaucoup qui aiment les critiques clairvoyantes et profondes, les aperçus ingénieux et les réflexions subtiles de ses oeuvres sociales.

<sup>2</sup>  
M. André Chevrillon déclare que la hardiesse intellectuelle de Wells est toute française, et de fait toutes ses sympathies vont à la France. Il ajoute que Wells est le plus

---

L.Revue Politique et Littéraire, 1920.p.696 "Galsworthy"

Bellessort.

2. La Revue de Paris, le 1 jan. 1910. "H.G.Wells" A. Chevrillon

moderne, c'est à dire le moins Anglais des Anglais, car chez lui l'élément intellectuel a achevé de tuer l'élément ethnique. Il est absolument exempt de préjugés et de cant. M. Chevrillon<sup>1</sup> le contraste avec Kipling. "Entre l'un et l'autre", dit-il, "quelque chose est survenu, cette guerre du Transvaal. On a fini par comprendre en Angleterre que, dans la lutte moderne des nations pour l'existence, les batailles ne se gagnent plus seulement, comme Waterloo, sur les champs de cricket d'Eton, et que les mathématiques ont leurs applications." Par conséquent, tout ce que Kipling a célébré orgueilleusement, les idées anglaises, les coutumes anglaises, l'école anglaise, l'église anglaise, "toutes les puissances qui agissent sur les hommes de son pays pour les marquer uniformément de l'énergique et singulière empreinte anglaise", Wells l'a pris pour objet de ses satires, et en a suggéré un remède. M. Chevrillon termine en déclarant qu'un étranger se félicite que dans l'arène littéraire les deux causes aient pour champions un Kipling et un Wells.

Parmi les romans sociaux de Wells qui semblent avoir fait la meilleure impression en France sont Tono Bungay, Kipps, Mr. Britling Sees It Through, Love and Mr. Lewisham, Joan and Peter et Le Monde de Wm. Clissold. On parle de l'admirable Tono Bungay, où se mêlent harmonieusement roman d'aventures, roman d'amour, et théories politico-sociales. Cette satire de l'Angleterre industrielle d'aujourd'hui se fait louer par les Français non seulement parce qu'il leur

---

1. La Revue de Paris, le 15 fév. 1908. "Rudyard Kipling"  
André Chevrillon.

paraît un des plus remarquables tableaux d'ensemble d'un pays, mais aussi qu'il est bien composé. M. Légouis et M. Cazamian<sup>1</sup> déclarent que ce livre et Kipps sont sans doute ses meilleurs romans. "Ce sont des livres écrits d'une seule impulsion qui en portent à leur dénouement; l'action, sans être resserrée au delà de ce que permet la vie, y a son unité. Une verve et une ardeur intellectuelle égales les ont conçus et réalisés." Ailleurs on reproche souvent à Wells une énergie intermittente et un manque de continuité du sujet et de la conviction.

Mr. Britling Sees It Through ( M. Britling Y Voit Clair, ou M. Britling Y Assiste du Commencement à la Fin), intéresse les Français parce qu'il expose l'antimilitarisme de Wells, et "dès lors son pacifisme très particulier va devenir la pierre angulaire de sa métaphysico-politique."<sup>2</sup> Il les intéresse aussi comme document de la grande guerre. M. Davray<sup>3</sup> déclare "que ce livre de Wells sera infiniment précieux pour quiconque s'intéresse à l'Angleterre et veut connaître le fonctionnement intime des rouages qui ont amené la transformation actuelle. Il faut le lire avec ses défauts, avec ses erreurs, mais avec toutes ses remarquables qualités de pénétration, de jugement, de critique implacable. Il paraîtra confus, diffus, touffu; il sera par instant fatigant et rebutant, mais la récompense est appréciable pour ceux qui auront la persévérance d'aller jusqu'au bout."

---

1. Légouis et Cazamian, "Hist. de la Litt. Ang." 1924. p.1245

2. Mercure de France, le 15 mars, 1927. "Wells et Diderot" Arnau<sup>d</sup> Dandieu

3. Mercure de France, le 1 mai, 1917. "Mr. Britling Sees It Through" Henry Davray.

Autre roman, artistiquement inégal, mais dont la matière est toute pétrie de pensée, est Jeanne et Pierre.<sup>1</sup> "Ne cherchons pas dans ce livre," dit Louis Cazamian, "de mérites distingués et sobres, de fines demi-teintes; mais trouvons-y une riche galerie de figures sociales, de suggestives évocations historiques, et un perpétuel jaillissement d'idées."

Ici Wells critique l'enseignement des écoles anglaises et nos voisins trouvent que ses idées sur l'éducation sont dignes<sup>2</sup> très d'attention. Le commentaire de M. Charles V. Langlois exprime leur attitude. "Il serait facile" déclare-t-il, "de s'amuser au dépens d'un réformateur dont l'érudition est courte et l'imagination souvent bizarre. Mais au cours de sa revue rapide des grands problèmes généraux de l'éducation, il a planté, pour ainsi dire, une série de clous commodes où accrocher nos réflexions: c'est la principale obligation qu'on lui a. Accessoirement, nous lui en devons une autre, dans ce pays-ci. Une mode s'est déclarée, depuis quelques années en France, qui tend à porter aux nues l'éducation anglaise, école de moralité, école de liberté, école de virilité, d'énergie, et de volonté. Contre les exagérations de cette mode, les livres de l'Anglais Wells, écrits dans un esprit tout à fait sympathique à notre tempérament national, sont le remède spécifique."

Autre problème social qui a absorbé H.G. Wells est le féminisme et la question sexuelle. Ici encore, l'audace avec

1. Revue Politique et Littéraire, 1919. p. 340. "Jeanne et Pierre" H.G. Wells--Louis Cazamian.  
2. Revue de Paris, le 15 fév. 1905. "Les Idées de H.G. Wells sur l'Education" Charles V. Langlois. p. 764.

laquelle il a étudié ces choses attire les Français. Qu'il choque les Puritains britanniques avec son attaque de toutes les idées anglaises concernant la condition de la femme, leur plaît, sans doute. Parmi ses discussions de l'amour et du sexe Ann Veronica, Mariage, et Les Amis Passionnés, les intéressent le plus, et Love et M. Lewisham les étonne un peu. "Peut-être seulement plus d'un lecteur aura-t-il peine à croire que cette gracieuse idylle soit l'oeuvre de M. Wells",<sup>1</sup> déclare M. de Wyzewa.

De tous ses livres récents, on parle le plus souvent en France du Monde de Wm. Clissold, un roman qui a été comparé à une épopée, et qui résume ses autres oeuvres. Comme elles, il est dominé par l'idée d'une Utopie, et M. Chevalley<sup>2</sup> maintient que cette Utopie désordonnée, au-dessus de ses convictions, respire une logique de vie. De plus, le livre intéresse par sa pensée dispersée et mouvante. "Dans un cadre romanesque, c'est l'encyclopédie du vingtième siècle. On en pourrait extraire, comme de tout autre livre de Wells, plusieurs traits de biologie, de pédagogie, de philosophie et des sciences d'économie politique et sociale!"

Ainsi voit-on que les critiques français apprécient Wells pour la richesse de ses idées et pour son intellectualisme hardi. Comme artiste, on lui reproche bien des défauts de forme et de style. On a trop souvent le sentiment, disent nos voisins, que ses romans ont été écrits hâtivement ou comme à la machine. La diffusion et la lenteur du récit

1. Revue des 2 Mondes, le 15 août, 1900. "Une Idylle Anglaise, 'Love et M. Lewisham'", T. de Wyzewa.

2. Revue de Paris, le 1 mars, 1927, p. 167. "H.G. Wells et son Dernier Livre", Abel Chevalley.

déplaisent à un Français épris d'unité et d'harmonie. On trouve que les romans sont encombrés de menus incidents inutiles, et d'allusions à des actualités promptement oubliées. Le style n'en est pas distingué non plus. Mais la vigueur centrale de la pensée y donne une force entraînante et un mouvement.

Comme psychologue, Wells n'a pas mieux réussi, pour la plupart. Les Français trouvent que l'intérêt des caractères varie beaucoup. Les femmes et les jeunes filles sont d'un ordre inférieur, car Wells ne semble pas avoir une connaissance très profonde du coeur humain et surtout du coeur féminin. Il manque de la finesse et de la pénétration d'un Galsworthy. Tout de même, on admire quelques personnages comme Kipps et Mr. Polly. "Ce sont des figures frappantes qui témoignent d'une faculté de création admirable, dans ses limites."<sup>1</sup>

Mais sans sa puissance intellectuelle, sans ses richesses d'observation et de pensée, Wells ne serait guère connu en France. On lui pardonne facilement ses défauts littéraires et artistiques pour jouir pleinement de ses volumes vifs, alertes, remplis de verve et d'idées neuves. M. Légouis et M. Cazamian<sup>1</sup> en sont très enthousiastes. Ils déclarent "Ce qu'un Balzac, un Zola avaient fait en France, Wells le refait en Angleterre, avec moins de génie que l'un ou l'autre, une prise sur la psychologie des individus moins forte et sûre que celle du premier, une intuition de la psychologie des groupes moins puissante que celle du second, mais avec un sens sociologique plus précis que celui de tous deux."

<sup>1</sup>Légouis et Cazamian, "Hist. de la Litt. Ang." 1924. p. 1246, et p. 1243.

(iii) AUTRES ECRIVAINS DE L'HEURE PRESENTE

Parmi les autres romanciers réalistes qui écrivent en ce moment G.K.CHESTERTON intéresse les Français surtout à cause de son traditionalisme. Il exprime la nostalgie d'une société plus autoritaire, plus humaine et plus pittoresque. C'est le champion de l'orthodoxie; il emploie ses paradoxes à la défense des idées traditionnelles. "Et toutefois si nous autres Français éprouvons quelque gêne devant son entraî<sup>1</sup>", déclare M. Légouis, "nous n'avons pas à craindre avec lui les impiétés patriotiques de Bernard Shaw. Nous nous sentons rassurés par une entière conformité de vues et de sentiments sur tous les points essentiels. Lui et nous avons mêmes amis et mêmes ennemis, mêmes amours et mêmes haines."

Mais le traditionalisme est assez rare de nos jours, et la plupart des romanciers contemporains sont des révoltés et des critiques à la manière de Galsworthy et de Wells. De tous ces réalistes beaucoup en ont pénétré en France, mais ceux qui jouissent de la meilleure réputation sont peut-être J.D. Beresford, Frank Swinnerton, Richard Aldington, et Aldous Huxley. En discutant l'oeuvre de J.D. BERESFORD, Abel Chevalley<sup>2</sup> est très enthousiaste. Il déclare: "S'il fallait désigner entre les romanciers de la jeune génération non le plus habile, mais le plus également pourvu de cette 'intelligence' et de cette imagination de la vie qui font les bons écrivains de

---

1. Revue des 2 Mondes, le 15 mai, 1916. "La Guerre Vue par les Ecrivains Anglais" E. Légouis.  
 2. "The Modern English Novel", Abel Chevalley 1930.

fiction, il est probable que je choisirais J.D.Beresford. Il ne cherche point à s'en faire accroire mais il sait et sent ce qu'il écrit. On devine qu'il a souffert, vécu; mais il ne verse jamais dans la sentimentalité. Il ne court pas après l'effet; il est sans réminiscences littéraires."

FRANK SWINNERTON est célèbre en France surtout par son livre Nocturne. On parle de la poésie réaliste de ce roman, de son intensité et de l'unité tonale. "Ce qui est remarquable", dit Gabriel Marcel, "c'est que l'exactitude impitoyable avec laquelle sont retracés les mouvements tenus de l'âme de deux soeurs se concilie pourtant avec une sorte de lyrisme."

RICHARD ALDINGTON a gagné sa renommée en France en tant qu'interprète du bouleversement et de l'inquiétude de l'Angleterre d'après guerre. On l'a accepté comme un des écrivains le mieux doués de la jeune génération. Son roman Mort d'un Héros, leur semble particulièrement frappant, à cause de son attaque de l'hypocrisie bourgeoise et de son récit véridique et émouvant de la guerre.

ALDOUS HUXLEY, cependant, est peut-être le plus illustre des "jeunes", à l'opinion des critiques français. Ses oeuvres sont en même temps très intelligentes et très captivantes, combinaison qui leur plaît excessivement; et si l'on trouve quelques défauts dans ses romans - un manque d'élan et quelque chose de contraint et de glacé, à cette mode intellectuelle de 1925 - on croit qu'il changera avec sa génération. De tous ses livres les Français préfèrent

---

1. La Nouvelle Revue Française, T.24, 1925. p.1075. Nocturne Frank Swinnerton, Gabriel Marcel.

Contrepoint. On soutient que c'est un des romans les plus remarquables qui aient surgi en Angleterre d'après guerre. On admire l'objectivité et la domination du sujet que l'auteur atteint. On commente aussi sa vaste portée, son tableau si large et si compréhensif de la vie quotidienne de trois ou quatre familles et de plusieurs individus dans le Londres du vingtième siècle. Gabriel Marcel déclare que "c'est vraisemblablement le chef d'oeuvre de cette littérature pluraliste dont on trouve tant d'amorces ou même d'ébauches chez nos écrivains les plus audacieux, et je persiste à penser que c'est un ouvrage plus significatif et artistiquement plus achevé que Les Faux-Monnayeurs eux-mêmes. Il me paraît évident que la richesse sinon d'invention, du moins d'observation, et davantage encore la puissance de caractérisation individuelle et vivante des êtres est très supérieure dans Contrepoint à ce qu'elle est dans Les Faux-Monnayeurs."

Comme psychologue donc, les Français n'ont rien à lui reprocher. Son analyse est précise et minutieuse, et si nombreux que soient les caractères, chacun leur paraît individuel. "Ils font une galerie curieuse des types et des modes intellectuels de 1925." Les Français louent aussi la miraculeuse clarté d'exposition et l'humour exquis de Huxley. Mais cet humour ne tombe jamais dans le comique mécanique où versent parfois un Dickens ou un Thackeray, déclare Gabriel Marcel. L'intelligence le sauve de ces excès. Et "il y a dans Contrepoint des silhouettes et des

---

1. L'Europe Nouvelle, le 30 août, 1930. Contrepoint, A. Huxley.  
Gabriel Marcel

2. Revue de Paris, le 1 sept. 1934. p. 145. "Aldous Huxley" Maurice Lanoire.

épisodes d'une drôlerie vraiment irrésistible, mais qui se fondent dans un des 'ensembles' les plus riches et le mieux orchestrés, une des symphonies les plus libres et les plus agiles qui aient été conçues dans l'ordre de la fantaisie romanesque."

Et comme il en est de tous les romanciers qu'ils admirent, les Français se plaisent à signaler un caractère frappant de la pensée et de l'expression de Huxley qui est leur caractère français. Maurice Lanoire<sup>1</sup> fait voir que "c'est un des plus brillants représentants modernes d'une région de culture et de littérature qu'on pourrait appeler l'Anglo-France, et qui est bien ancienne, car elle existait dès le temps de Chaucer et de Froissart. Il est difficile de dire en effet à quel point la langue, le génie et la sensibilité de la France s'insinuent dans tout ce que pense, sent et écrit Huxley. Et Huxley ne s'est pas contenté de capturer l'esprit français; il y a ajouté l'esprit gaulois."

1. Revue de Paris, le 1 sept. 1934, p. 145 "Aldous Huxley" Maurice Lanoire.

### CHAPITRE III

#### LE ROMAN REGIONALISTE

##### (1) L'ANGLETERRE

###### THOMAS HARDY

Réaliste et révolté, comme Galsworthy et Wells, Thomas Hardy a intéressé les Français; mais c'est surtout en tant que romancier régionaliste qu'il leur a plu. Ils font l'éloge de son réalisme, qui leur rappelle le naturalisme français, ils le félicitent de sa réaction contre une philosophie victorienne trop aisément satisfaite d'elle-même, mais ils le louent particulièrement de sa peinture vivante de son pays natal de Wessex. L'allure de la description et de l'évocation du décor est celle d'un poète, déclarent les critiques français. Firmin Roz dit qu'il "connaît la nature comme un paysan, la voit comme un artiste, la traduit comme un poète."

Et dans ces romans provinciaux, le paysan joue le beau rôle et exprime l'âme de Wessex. Hardy le trouve très sympathique, et souvent il laisse commenter les événements par un de ces philosophes villageois. De là vient la plupart de l'humour de ses romans. Il connaît parfaitement ces personnages rustiques, et M. Joseph Aynard, qui a consacré

---

1. Revue des 2 Mondes, le 1 juillet, 1906. "Thomas Hardy" Firmin

Roz.

2. Revue de Paris, le 1 juillet, 1903. p. 98. "Thomas Hardy"

Joseph Aynard.

une étude à ce sujet, déclare que "comme interprète du paysan dans le roman, Hardy a fait une tentative nouvelle en Angleterre et à laquelle rien en France non plus, croyons-nous, ne peut-être exactement comparé." M. Aynard soutient que Hardy diffère des Français qui ont décrit le paysan. L'Anglais parle des gens de chez lui et ne va pas les chercher comme Georges Sand et Lamartine. Hardy aime les paysans, Balzac et Zola ne les aiment pas. Aussi, chez ces derniers, la couleur locale, essentielle au roman rustique d'après Hardy, est presque absente. Les paysans de Hardy sont des personnages, ceux de Maupassant ne sont que des esquisses de la Normandie. M. Aynard ajoute que les réalistes français sont des aristocrates qui n'ont pas pris la peine de faire quelque chose de plus que l'étude des gestes et des figures. Ainsi le paysan est resté dans la littérature française comme "un étranger qui peut exciter la curiosité et l'intérêt mais non pas attirer la sympathie."

Peut-être, continue M. Aynard, que les paysans français sont différents des paysans anglais. Ceux-ci sont des dépendants et des humbles, ce que les paysans français, propriétaires du sol, ne sont guère. "Ils n'ont pas cette âpreté, ni cette méfiance innée des nôtres", dit le critique français, "car ils n'ont pas grand'chose à gagner ni à perdre."

Comme psychologue donc, Hardy intéresse nos voisins. Ils trouvent admirables les personnages comme Digory Venn et Gabriel Oak, des figures d'une grandeur tranquille et d'une douce et inébranlable énergie, "des solitaires qui sont en contact perpétuel avec la nature." Ses héroïnes aussi les

frappent. Elles sont complexes, vaniteuses, adorables, séduisantes, capricieuses et complètement humaines. Et surtout ce sont des femmes, ce qui est assez rare dans la littérature britannique, déclarent les Français. M. Firmin Roz<sup>1</sup> remarque que "Tous les romanciers anglais, à la différence des nôtres, qui mettent en scène de préférence et presque exclusivement des femmes, aiment à nous représenter des jeunes filles. Hardy met aux prises dans ce duel où s'opposent les sexes, le coeur de l'homme et le coeur de la femme, nés pour souffrir selon la loi de leur tragique destin." Ainsi Hardy n'étudie pas l'amour romanesque, mais plutôt la passion. Et par là aussi, dit M. Roz, son oeuvre se distingue avec un singulier relief des autres productions du roman anglais. Les grands romanciers britanniques n'ont pas cherché dans les troubles du coeur ni dans les fatalités de l'instinct l'intérêt suprême de leurs tableaux de la vie. "Sauf de rares exceptions, la littérature romanesque de l'Angleterre fait à la passion une part assez restreinte qu'elle est, chez nous, démesurée."

La philosophie de Hardy intéresse les Français également. Ils aiment son originalité et son refus d'être un représentant de l'optimisme qui est "la véritable religion officielle de l'Angleterre."<sup>1</sup> Partout dans ses romans ils remarquent l'être humain qui apparaît absorbé et écrasé par une force supérieure, celle de la nature et celle du hasard indifférent ou hostile. L'auteur fait surgir sans cesse, l'ironie dramatique de nos destinées. Et cette impression du tragique de la vie, M. Roz le considère d'abord et par-dessus tout l'art du romancier.

---

1. Revue des 2 Mondes, le 1 juillet, 1906. "Thomas Hardy" F. Roz.

"Les sujets", dit-il, "sont choisis de manière à manifester la lutte des personnages contre la fatalité". Par conséquent, il y a dans son oeuvre "une simplicité grandiose qui rappelle le théâtre grec."

Cet aspect monumental dans sa simplicité impressionne les Français et ils sont presque tentés d'oublier ses défauts. Ils l'accusent parfois de l'abus du romanesque. Ils trouvent qu'il tombe trop souvent du drame dans le mélodrame et qu'il y a trop d'arrangement des circonstances. Les critiques sentent qu'il compose avec effort. Comme styliste également, on ne peut pas le louer. Mais à la longue, les Français lui pardonnent ces manques de goût et ces défauts artistiques. Son Wessex est vivant, et il est douteux que sa vision épique de la terre et du paysan soit dépassée.

# # # #

Deux autres romanciers britanniques, peintres de la vie paysanne, ont attiré l'attention des Français. Ce sont John Cowper Powys et Mary Webb. Les opinions de l'oeuvre de POWYS et surtout de son roman Wolf Solent sont très diverses.

<sup>1</sup>  
 Marc Logé déclare que "Powys est un pessimiste, qui dans ses très réalistes et très remarquables tableaux de la vie rustique anglaise moderne, se révèle le digne continuateur du grand Thomas Hardy." Ses paysans sont différents de ceux de Hardy, dit le critique. Ils ne possèdent<sup>pas</sup> la même grandeur instinctive, qui leur permet d'atteindre aux confins du

---

1. Revue Politique et Littéraire, le 3 sept., 1927. "Trois Romanciers Anglais Contemporains" Marc Logé

sublime; ils sont sensuels, stupides, peu généreux et cruels. Tout de même, M. Logé est convaincu que la connaissance que Powys révèle de la psychologie paysanne est juste, profonde, et en somme, extraordinaire.

M. Bellessort<sup>1</sup> et M. Marcel<sup>2</sup>, au contraire, ne comprennent pas l'énorme retentissement que Wolf Solent a eu en Angleterre et en Amérique. Ils admettent que l'oeuvre est infiniment curieuse et digne d'être lue, et ils admirent le caractère lyrique de ses principales scènes, mais ils n'approuvent pas les éléments disparates du roman, et ils déclarent que la psychologie des personnages est d'une manière générale, assez arbitraire et même artificielle. M. Bellessort, d'ailleurs, n'aime guère l'horreur grotesque du roman, et la manière dont la hideur des passions humaines se détache avec une précision et une intensité toute particulière contre le beau et noble fond de la nature. "Il s'agirait de savoir," conclut-il, "si l'auteur, qui me semble avoir subi l'influence de Proust, a peint des réalités ou a fait un tableau de fantaisie."

Mais si les critiques français ne sont pas d'accord du mérite de Wolf Solent, ils conviennent tous que Sarn (Precious Bane), le chef-d'oeuvre de MARY WEBB, est une des plus délicates merveilles du roman contemporain. La traduction du livre, par M. Jacques de Lacretelle et Mme. Guéritte se fait louer aussi comme oeuvre d'art. Les Français apprécient surtout ce roman de Mary Webb parce que c'est une oeuvre rustique et

1Correspondant, le 10 sept.1927.p.779. "J.C.Powys" A.Bellessort.  
2.L'Europe Nouvelle, le 19 sept.1931.Wolf Solent Powys--  
Gabriel Marcel.

pittoresque sans être artificielle. Et ceci vient, dit-on, non seulement du très beau talent de la romancière, mais aussi du fait qu'elle était elle-même compagne<sup>1</sup>de. "Elle a mis dans son oeuvre", déclare M. Bellessort, "ses impressions de petite paysanne jeune fille, sa vie dure, ses rêveries, ses souffrances secrètes, car Prue Sarn qui écrit ses souvenirs et nous raconte l'histoire, c'est elle. Tout a contribué à servir son talent à utiliser sa fraîcheur d'imagination. Elle a été la source même où les plus vieux éléments du roman rustique, de la paysannerie, se sont rajeunis, renouvelés, revivifiés."

Les Français ne trouvent presque pas de défauts dans cette idylle rustique. On aime les portraits vivants des personnages, leur humeur, la verve et la vérité de leurs dialogues; on fait l'éloge de la fantaisie magique de la romancière et de son interprétation poétique de la nature; on admire son sens dramatique de la vie et de l'amour, de l'âme et ses problèmes. En tout, la France connaît Mary Webb avec ravissement. Prue Sarn, marquée de sa naïveté et de quelque rudesse, les enchante. On considère le livre comme un chef-d'oeuvre absolument remarquable, "une espèce de don du ciel, imprévisible,<sup>2</sup> gratuit."

1. Correspondant, le 1 juin, 1931, p. 9. "Mary Webb" Bellessort  
 2. L'Europe Nouvelle, le 18 oct. 1930. Sarn, Mary Webb, - Gabriel Marcel.

ARNOLD BENNETT

Un des plus grands romanciers régionalistes du vingtième siècle, c'est Arnold Bennett. Comme Thomas Hardy il décrit un coin de terre qu'il connaît à merveille, mais dans son oeuvre il ne s'agit pas de la campagne et de la vie des paysans. C'est plutôt la bourgeoisie des Cinq Villes qu'il peint. Il devient l'historien de ce district des poteries en Staffordshire. A l'avis des Français tous ses autres livres, ses récits feuilletonesques, ses romans à péripéties, cèdent le pas à ses chefs-d'oeuvre provinciaux, The Old Wives' Tale, Clayhanger, et Hilda Lessways. Il leur paraît que dans ces livres Bennett est influencé par le naturalisme de Goncourt et de Maupassant, et Riceyman Steps leur rappelle Balzac. Le réalisme de Bennett, dit-on, est minutieux, large et sain, et les événements mesquins des humbles existences de ces gens qui lui tiennent si près sont décrits avec sympathie et exactitude. Maurice Lanoire<sup>1</sup> déclare que "ce sont des 'romans-nature, qui montrent des existences dans tout le déroulement de leur carrière, dans le foisonnement de la vie quotidienne."

Les Français se réjouissent aussi que Bennett joue son rôle dans le renouvellement du roman anglais. Ici, dit-on, le sentimental et le romanesque, qui sont la marque de l'ère victorienne, font place à une représentation véridique et exacte, scientifique et impartiale, de la vie. Bennett brise les liens avec les croyances du passé. Il aime la France (sa

---

<sup>1</sup> L. Revue de Paris, le 1 mai, 1931, p. 184. "Sur La Tombe d'Arnold Bennett" Maurice Lanoire.

femme est Française!), et il introduit dans le roman britannique quelques-unes des libertés familières aux auteurs français. On fait remarquer dans son oeuvre tout un côté sensuel qu'on n'était guère accoutumé à rencontrer dans le roman d'Outre-Manche. De plus, les critiques français le félicitent de s'être affranchi du didactisme. M. Davray<sup>1</sup> déclare qu'en lisant ses livres "vous voyez fonctionner un des cerveaux les plus intelligents de son époque. M. Bennett regarde la vie, il la dissèque, il la comprend, il en révèle le simple mécanisme et il se garde bien d'en tirer aucune morale."

Les Français louent également les personnages d'Arnold Bennett, ces êtres moyens, inséparables de leur ambiance, de cette atmosphère si particulière des Cinq Villes. L'auteur les suit dans tout leur développement, et en conséquence ils sont vivants et profondément individuels. On fait l'éloge aussi de l'exactitude dans le ton des dialogues, de son humeur tempéré, de la drôlerie de son observation, et de sa manière vive, alerte et brillante.

Son oeuvre, cependant, est fort inégale, trouvent les critiques. Elle a des limites. Maurice Lanoire<sup>2</sup> déclare que ce qui manque toujours à Bennett, "c'est ce je ne sais quoi d'aisé, de délié, de racé, qu'exprime notre vieil adjectif 'né', que possèdent à un si éminent degré des écrivains comme Meredith et Galsworthy." Légouis et Cazamian<sup>3</sup> critiquent la lenteur minutieuse de sa méthode qui ne va pas sans

1. Mercure de France, le 1 avril, 1926. "Arnold Bennett" Davray  
 2. Revue de Paris, le 1 mai, 1931. p. 184. "Sur la Tombe d'Arnold Bennett" Maurice Lanoire.  
 3. Légouis et Cazamian, "Hist. de la Litt. Ang." 1924. p. 1257.

quelque lourdeur. La concentration d'un Maupassant lui manque  
Ils font voir aussi que ses romans sont pauvres "et de poésie,  
et d'intensité imaginative, et de nuances et d'originalité  
philosophique."

Mais en revanche ses romans sont singuliers et puissants,  
et on est d'accord qu'avec sa peinture "de la vie ordinaire  
des gens ordinaires dans un milieu ordinaire"<sup>1</sup> l'écrivain  
anglais a amené à la littérature une province dont elle s'en-  
richit précieusement. Selon M. Lancoire,<sup>2</sup> " Bennett a élevé  
toute une région obscure et muette jusqu'à la plus éclatante,  
la plus durable réalité qui soit. Il a réussi à donner à une  
collectivité une inoubliable physionomie."

1.Revue de Paris, le 15 mai, 1915. "Arnold Bennett" Henry  
Davray.  
2.Revue de Paris, le 1 mai, 1931. "Sur la Tombe d'Arnold  
Bennett" Maurice Lancoire.

(ii) L'IRLANDE

Presque tous les romans qui ont pour décor l'Irlande sont certains d'être bien accueillis en France. On aime cette contrée charmante et on en veut connaître les moeurs et les usages. On est convaincu que les habitants ont du rapport avec les Français, et en effet, on les trouve beaucoup plus sympathiques que les Anglais. Parmi les romanciers contemporains qui ont chanté l'Irlande, les critiques français s'intéressent surtout à Donn Byrne, à Conal O'Riordan, à Liam O'Flaherty, à George Moore, et à James Joyce. Ils déclarent que les productions de DONN BYRNE sont bien pittoresques et poétiques; que CONAL O'RIORDAN révèle de main de maître la psychologie de ses compatriotes, admirablement encadrés du paysage de leur île; et que LIAM O'FLAHERTY, surtout quand il décrit la guerre civile, est un des réalistes les plus doués de la jeune génération irlandaise. Mais les mieux connus sont George Moore et James Joyce. Ce dernier, cependant, semble plutôt romancier psychologique que romancier régionaliste, et nous le discuterons plus tard en considérant le roman d'analyse.

GEORGE MOORE n'est pas peut-être romancier régionaliste dans le même sens que Hardy et Bennett, mais par ses origines et au moins une phase de son caractère, il appartient à l'Irlande et à la renaissance celtique. On déclare même que les romans de ses dix années irlandaises (1900-1910), sont

les meilleurs qu'il a écrits. Nous y reviendrons tout à l'heure, après avoir considéré la réputation générale de Moore et ce qu'il doit à la France, selon les critiques d'Outre-Manche. Les lettrés français se sont toujours intéressés à George Moore, mais il n'est guère populaire avec la foule. Louis Gillet<sup>1</sup> déclare que dans sa gloire, qui était grande, il lui restait un regret; c'était de n'avoir pas de vrai public à Paris, Paris qu'il aimait tant et où ne cessait de l'attirer le souvenir de sa jeunesse. "Il s'étonnait de la vogue de certains auteurs plus difficiles, et il voyait avec surprise se lever l'astre trouble et facétieux de James Joyce. "Moi", disait-il un jour à Jules Lemaitre, "j'énn'ai pas assez de talent pour être obscur." En Angleterre, comme en France, il ne plaisait pas à la plupart des lecteurs, et les critiques français regrettent que ces romans artistiques ne soient pas connus mieux par le public britannique. Ils déclarent que de tenaces préjugés empêchent encore qu'on apprécie son oeuvre à sa très grande et très haute valeur. (Jamais les critiques ne peuvent résister à la tentation de se moquer de la pruderie anglaise!)

De plus, on attribue l'indifférence des Anglais envers ce maître écrivain de langue britannique au fait que Moore est aussi peu Anglais que possible. A l'Angleterre, dit-on, il ne doit presque rien, mais à la France, qu'il aime beaucoup, et où il passait sa jeunesse, les années de son apprentissage, il doit beaucoup. M. Gillet<sup>2</sup>, dans une étude

1. Revue des 2 Mondes, le 1 avril, 1933. p. 670. "George Moore"  
Louis Gillet

2. Revue des 2 Mondes, le 15 oct. 1923. p. 917. "Moore, l'Aventureux"  
Louis Gillet.

de "Moore l'Aventureux", signale tous les avantages de son long séjour parisien. Premièrement, à son retour en Angleterre, il ne savait plus l'anglais, et il dut reprendre sa langue et se forger un style que sans doute autrement il n'aurait jamais eu. L'école française naturaliste l'influençait aussi. Par conséquent, dans sa peinture de l'amour, déclare M. Gillet, il démontre une franchise qui n'était guère alors dans les habitudes anglaises, et qui le fit longtemps tenir pour un romancier de l'école brutale. De la France également, il retenait l'exemple d'une liberté absolue et critique. Mais par-dessus tout, continue M. Gillet,<sup>1</sup> il doit aux Français sa notion de la valeur suprême et de l'importance de l'art.

"Moore a probablement créé en Angleterre la prose littéraire. Que la prose, comme la poésie, puisse être quelque chose d'artistique, qu'elle ait des règles, son rythme, sa mélodie spéciale; qu'il y ait un art de la chose écrite, qu'il existe une architecture du chapitre, c'étaient des nouveautés dont nos voisins ne se doutaient guère. Ils ont des écrivains de génie, mais leur prose ne se distingue pas de celle du feuilleton. Personne n'a fait plus que George Moore pour transporter dans la prose anglaise la préoccupation du style."

<sup>2</sup>  
En discutant la même question, M. Paul-Dubois dit que "Moore travaille avec passion son instrument, le perfectionne sans cesse jusqu'à en faire au bout de longues années d'efforts, un des plus charmants styles, des plus harmonieux et ondoyants qui soient en langue anglaise, un style où il nous est bien

1. Revue des 2 Mondes, le 15 oct. 1923, p. 917. "Moore l'Aventureux"  
Louis Gillet.

2. Correspondant, le 10 oct. 1933, p. 3. "George Moore" L. Paul-Dubois

permis de retrouver une influence directe de la prose française.

De tous les livres de Moore, on connaît mieux en France ses Confessions d'un Jeune Anglais, et ses Mémoires de ma Vie Morte, deux ouvrages où il évoque avec humour, avec grâce et avec émotion, le souvenir de sa vie dans son cher Paris des années 70. Ces livres cependant, doivent leur renommée à leur décor et on se rend compte que ce ne sont pas ses chefs-d'oeuvre. Les critiques français déclarent que son premier grand succès fut Esther Waters. Avec ce livre, dit M. Davray<sup>1</sup>, il prit définitivement sa place comme initiateur et maître du roman naturaliste en anglais. M. Gillet<sup>2</sup> parle de la perfection classique du livre. Il soutient que "la gloire de l'auteur est d'avoir fait le plus beau livre anglais de sa génération, le seul sans doute qu'on puisse comparer en Europe à une Madame Bovary!" Mais ses plus célèbres romans sont alors à écrire, et selon la plupart des critiques, les meilleures oeuvres de Moore sont celles qu'il rapporta de son voyage en Irlande. On déclare que, de ses années dans son pays natal où il avait passé son enfance, date l'originalité de son talent. L'Irlande éveilla son imagination, élargit ses horizons, dégagea sa sensibilité. M. Paul-Dubois<sup>3</sup> trouve que tous les romans de cette période "sont entourés et pénétrés par une atmosphère nouvelle. Fini le réalisme d'autrefois, dur et cynique, sarcastique et grossier. L'ironie subsiste et la malice et les audaces, mais le plan de son sujet s'est élevé

1. Mercure de France, le 15 mars, 1933, p. 536. "George Moore" Davray

2. Revue des 2 Mondes, le 15 oct. 1923, p. 917. "Moore l'Aventureux"

Louis Gillet

3. Correspondant, le 10 oct. 1933, p. 3. "George Moore" L. Paul-Dubois.

et ce qui domine c'est la fantaisie, la grâce, l'humour, la poésie, et chose inconnue chez lui jusqu'alors, l'émotion. Au lieu du naturalisme, voilà enfin du naturel, du sens et de la nature, de la nature irlandaise surtout. Son style s'est renouvelé comme son fonds, "mais pourquoi", "conclut M. Paul-Dubois, "abuse-t-il du dialecte dans ces romans?"

Parmi les oeuvres de cette seconde manière on loue particulièrement Lac, Ulick et Soracha et Ave, Salve, Vale. On signale l'admirable tableau de l'Irlande qui se trouve dans Lac, et on déclare que Ulick et Soracha respire un je ne sais quoi qui fait le charme et l'enchantement capricieux de l'Irlande. Mais la plus belle oeuvre est peut-être Ave, Salve, Vale. Il y décrit les souvenirs de ses dix années en Irlande et les réminiscences de son enfance que son séjour éveille. Dans ces trois volumes d'autobiographie romancée, ouvrage vif, vivant, original et amusant, il produit, dit-on, quelque chose de vraiment nouveau dans le genre. M. Gillet<sup>1</sup> trouve tout à fait charmants ces romans, inouis dans les lettres anglaises, "ces livres faits de rien, tout intimes et lyriques, merveilleux tissu de songeries où l'imagination brode ses arabesques, où perle quelque larme suspendue là par un fantôme de l'adolescence, où toutes les époques de la vie se mêlent et se démêlent comme les plans d'un paysage, où le présent, le passé se confondent et se sourient, où l'on erre au hasard comme dans un jardin où l'on pourrait cueillir, ranimer à son gré la fleur de toutes les saisons."

1. Revue des 2 Mondes, le 15 oct. 1923. p. 917. "Moore l'Aventureux"  
Louis Gillet.

Il semble curieux peut-être, qu'en étudiant le roman régionaliste, nous n'ayons pas consacré un chapitre à l'Ecosse, mais le plus célèbre représentant de ce pays, J.M. BARRIE, ne paraît pas être aussi bien connu en France que les romanciers anglais et irlandais. En septembre, 1905, La Revue de Paris publia Margaret Ogilvie, traduit par Robert d'Humières, et en cette occasion on fit remarquer "qu'après les raisons de s'étonner, d'admirer ou de décrier que nous donna l'Angleterre impériale de Rudyard Kipling, l'Ecosse domestique et tendre de J.M.Barrie mérite d'arrêter notre curiosité attendrie et d'attacher notre sympathie." <sup>L</sup> Peu d'autres critiques ou de revues cependant, ont considéré ces romans écossais. Peut-être que les Français ne peuvent pas comprendre et apprécier leur qualité particulière, leur humeur, et leur "whimsicality."

## CHAPITRE IV

### LE ROMAN D'ANALYSE

Le roman d'analyse, quand il est bien exécuté, ne manque jamais d'intéresser les Français. Ce sont des gens qui aiment à pénétrer dans l'âme d'un personnage, et un écrivain qui sait bien explorer cette vie intérieure est certain d'être chaudement reçu chez eux. Mais en abordant ce genre littéraire, il serait prudent de le diviser en plusieurs catégories; le roman autobiographique, le roman psychologique, le roman du monologue intérieur et le roman sensuel.

#### (i) LE ROMAN AUTOBIOGRAPHIQUE

Les romanciers autobiographiques qui semblent avoir le plus impressionné les Français sont Oscar Wilde, Edmond Gosse et Samuel Butler. On croit que WILDE, dans son roman Le Portrait de Dorian Gray s'est exprimé sans réserve, et y a déployé tous les aspects de son esthétisme. Il y a mis la plus forte psychologie dont il fût capable, trouvent nos voisins, et dans les deux caractères de Lord Henry et de Dorian Gray on aperçoit la pleine analyse de son propre dilettantisme. L<sup>1</sup>égouis et Cazamian déclarent que ce livre est rempli des influences d'un décadentisme français, mais que "l'oeuvre est d'une conception vigoureuse, d'un style très étudié et volontairement ou malgré elle, aussi sincère que Wilde pouvait l'être."

---

L. L<sup>1</sup>égouis et Cazamian, "Hist. de la Litt. Ang." 1924. p. 1205

EDMOND GOSSE est fort connu en France où il avait de nombreux amis de son vivant. Nul n'avait fait autant que lui pour répandre en Angleterre la littérature française qu'il connaissait parfaitement. En outre l'amour généreux qu'il portait à leur pays a disposé nos voisins à faire bon accueil à son roman Père et Fils. Cette étude magistrale de deux tempéraments les intéressait sous bien des rapports. Premièrement on signale la faculté de Gosse de conter sa propre vie discrètement, sincèrement, et de nous émouvoir sans gestes ni cris inutiles mais par simple persuasion. De plus, l'écrivain trace un tableau inoubliable de la lutte entre le passé et l'avenir; un tableau d'un jeune homme s'affranchissant peu à peu des rigides croyances calvinistes où l'ont élevé ses parents. Enfin les Français trouvent admirables cette peinture de l'enfance et de la jeunesse. "Et on sait à quel point les romanciers anglais excellent à décrire une vie d'enfant",<sup>1</sup> déclare Edmond Jaloux. "Personne n'a oublié les premières années de David Copperfield, de Jane Eyre, ou de Maggie et Tom Tulliver dans Le Moulin sur la Floss. On y voit de page en page se former mystérieusement le caractère de l'homme ou de la femme que cet enfant va devenir. Le récit d'Edmond Gosse peut, par moments, rivaliser avec eux. Les qualités les plus précises de l'esprit anglais s'y retrouvent: cette description des menus faits de la vie, minutieuse et pittoresque, et cette vision parallèle des nuances de la vie morale, aussi exacte, mais troublée par l'infiltration perpétuelle

---

<sup>1</sup>. La Revue de Paris, le 1 juin, 1920.  
Edmond Jaloux "Lectures Etrangères"

du rêve. C'est ainsi que cette histoire d'un enfant solitaire finit par prendre ce caractère de songe, dont nos voisins ont le secret. Il s'y mêle aussi un certain comique spécial, un humour en même temps âcre et frais comme le 'Gingerbeer'".

### SAMUEL BUTLER

Comme on a fait remarquer plus haut en considérant Samuel Butler en tant que romancier fantaisiste, c'est largement grâce à Valéry Larbaud que cet auteur britannique est connu en France. M. Larbaud a fait des traductions des meilleures oeuvres de Butler, car il croit qu'il est temps que les Français connaissent dans leurs grandes lignes, la vie et l'oeuvre de cet écrivain longtemps méconnu dans son propre pays, et envers qui la science française a une dette de gratitude, puisqu'il a été le premier à signaler la part qui revient à Buffon et à Lamarck dans la formation de la doctrine évolutionniste. De plus, continue M. Larbaud, un certain nombre d'ouvrages anglais, qu'on a traduits en français depuis une quinzaine d'années, et qui ont été accueillis avec faveur en France, portent l'empreinte des idées et du style ou de la tournure d'esprit de Samuel Butler.

Mais malgré ses admirateurs, il paraît que Butler, comme de son vivant, sera toujours violemment attaqué. M. Gillet<sup>2</sup> est convaincu que la gloire de Butler n'est pas destinée à trouver beaucoup d'écho chez le public français en dépit de

---

1. Revue de Paris, le 15 oct. 1923. p. 748. "Samuel Butler"

Valéry Larbaud.

2. Revue des 2 Mondes, le 1 oct. 1921. 0.683. "Samuel Butler"

Louis Gillet.

sa vogue présente. Il déclare; "Butler nous apprend peu de chose. Son charme le plus personnel, celui de son style, qui rappelle la pure prose classique du dix-septième siècle est tout à fait intraduisible. Son esprit, 'cette légèreté' dont il se sert, est trop une qualité de notre fonds pour que nous sentions le besoin de nous en fournir ailleurs. Et finalement, nous avons en France assez de maladies du moi pour être, sinon tout à fait vaccinés contre l'anarchie, au moins blasés sur les vertus de l'individualisme."

Les défenseurs de Butler, au contraire, se réjouissent de l'individualisme de son roman autobiographique, Ainsi Va Toute Chair, "ce simple et impitoyable récit parfois digne de Flaubert, d'une éducation ecclésiastique et de ses suites."<sup>1</sup> Selon Gilbert de Voisins, la révolte de Butler contre la société moderne, sa religion, son moral, ses sentiments, ses traditions et ses habitudes irréfléchies, effare quelquefois les Français par son ton hargneux, par son irrespectueuse brutalité et par son sarcasme. Mais, dit-il, il faut se rappeler que sa révolte était bien fondée, courageuse et nécessaire. "Le protestantisme officiel passait vraiment les bornes de l'indécence par sa rigueur hypocrite et son pharisaïsme." Et à ceux qui accusent Butler d'être sec et de manquer de sensibilité, M. Voisins répond que le livre est gonflé d'une saine colère et il semble que ce soit suffisant pour animer son oeuvre.

En résumé, les admirateurs de Butler le félicitent

surtout de son tempérament intellectualiste, de la sincérité  
 1. Légouis et Cazamian, "Hist de la Litt. Ang." 1924. p. 1163.  
 2. La. N.R.F. T. 17, 1921. p. 115. "Samuel Butler" G. de Voisins.

philosophique de son esprit, de sa peinture patiente et exacte des milieux, de sa dissection des motifs, de son humour ironique, et de la tenue littéraire de son style, outil de persuasion et d'analyse, et non pas un moyen d'émotion ni de beauté. Ses personnages sont inégaux et froids, déclarent-ils, et il manque de l'éloquence du coeur et de la poésie des sentiments propres à conquérir la foule. Mais son esprit est fertile et créateur, et on espère qu'il aura à l'avenir, comme il a eu dans le passé, une action efficace sur les intelligences critiques, qu'il éveille et stimule. A l'avis de Valéry Larbaud<sup>1</sup>, "il est peu probable que cette influence, maintenant aidée par le rayonnement des lettres françaises ne s'étende pas à tous les pays du Continent et ne joue pas dans l'histoire de la littérature européenne, un rôle important."

1. La N.R.F. T.19, 1922. p.504. "Samuel Butler" Valéry Larbaud.

(ii) LE ROMAN PSYCHOLOGIQUE

GEORGE MEREDITH

Dans le domaine du roman psychologique, il n'y a pas de figure plus frappante que George Meredith, et le seul regret des critiques français, c'est que ce romancier puissant ne soit pas mieux connu en France. On espère qu'une génération prochaine rendra justice au formidable génie de Meredith, et on est convaincu qu'il vivra alors que plusieurs de ceux qu'on lui a préférés seront oubliés.

A l'avis de Firmin Roz,<sup>1</sup> l'originalité de George Meredith, une originalité intellectuelle, excentrique, maniérée et artificielle déconcerte les lecteurs français et même les lecteurs anglais. Il est isolé au milieu de son temps. Ses romans sont composés et rédigés d'après une doctrine qui est en avance de plusieurs générations. Ils sont plutôt intellectuels, déclare M. Roz; ils sont écrits pour être médités, commentés, annotés. Les romans français, au contraire, sont écrits pour être lus. "Mais", dit M. Chevrillon,<sup>2</sup> "on a découvert que ce qui rebutait chez lui valait la peine d'un effort, et qu'une seule chose est difficile à suivre dans Meredith, - la promptitude et l'acuité miraculeuse d'une vision qui embrasse à la fois tout l'homme. On a compris qu'il fallait un art plus vif, subtil et secret que ceux dont on avait l'habitude."

On convient donc que cet art original et difficile est

---

1.Revue des 2 Mondes, 1er fév.1908.p.567 "G.Meredith" F.Roz.  
2.Revue de Paris, le 15 fév.1908.p.815."Le Cas de Rudyard Kipling" Chevrillon.

nécessaire à son oeuvre, car il exprime mieux qu'un procédé plus direct toutes les nuances psychologiques de ses personnages, à qui l'action est subordonnée. L'analyse est toujours la matière véritable des romans de Meredith, et pour cette raison, déclare M. Roz,<sup>1</sup> ils demandent une attention souple, tenace et infatigable. Si on leur accorde cette attention on est bien récompensé, et tous ceux d'entre nos voisins qui ont accepté l'originalité de Meredith, et qui lisent ses romans, sont surtout frappés de son extraordinaire don d'analyse dynamique, et de sa pénétration singulière, précise et subtile. On trouve que tous ses personnages sont des individus et non pas des types, et qu'il excelle à parler de l'enfance et à noter les transformations de l'individu dans le temps. M. Constantin Photiadès,<sup>2</sup> en discutant ses caractères, déclare: "S'ils ne sont pas réels et parlants comme les héros de Dickens et de Thackeray, de Balzac ou de Flaubert, ils sont plus vrais, plus significatifs, car ils participent de cette vérité permanente que Shakespeare ou Molière sont seuls à posséder. Ils habitent, comme les créations de Shakespeare, en dehors du temps et par delà l'espace. Ils sont, proprement, des caractères."

De tous ses personnages, les Français s'intéressent surtout à ses portraits de femmes (on déclare même qu'il triomphe dans ce genre), et particulièrement à celui de Diane Warwick, "une des créations les plus authentiques du

---

1. Revue des 2 Mondes, le 1 fév. 1908, p. 567. "George Meredith"  
Firmin Roz.

2. Revue de Paris, le 15 fév. 1910, p. 673. "George Meredith"  
C. Photiadès.

roman.<sup>1</sup> Ils s'intéressent aussi à L'Egoïste. Ramon Fernandez<sup>2</sup> trouve que c'est la peinture d'un caractère conçue et exécutée à la manière des classiques français. Comme M. Photiadès, il voit la ressemblance à Molière. Il déclare: "La méthode classique est respectée; même imitation d'un caractère général (si l'on peut définir ainsi l'esprit comique), même choix d'effets appropriés à cette imitation à l'exclusion de tous les autres, même subordination de l'intrigue à la pensée et de la réaction à la définition, même danse malicieuse de l'esprit autour d'un personnage pris au piège, bouc émissaire de l'humanité."

Mais si Meredith réussit à merveille à pénétrer le fort et le faible de son peuple, il saisit également avec une acuité rare les traits d'autres figures nationales. A l'avis de Légouis et Cazamian,<sup>3</sup> nul parmi les Anglais n'a mieux compris la physionomie morale de la France. Et à cet égard, on commente souvent sa vénération de la France et sa compréhension des Français.<sup>4</sup> M. Davray dit qu'à diverses reprises Meredith lui exprima sa conviction que les Français seraient les premiers à le comprendre. (Sans doute voulait-il dire que les Français étaient plus intellectuels et moins étouffés de préjugés que les Anglais.) Mais quoi qu'il en soit, il paraît qu'il a impressionné les écrivains français, et selon René Lalou,<sup>5</sup> le roman contemporain en France est enrichi par

1. L'Europe Nouvelle, le 25 avril, 1931. DIANE de la Croissée des Chemins, Meredith; Gabriel Marcel.

2. N.R.F. T.21, 1923. p.537. L'Egoïste Meredith; R.Fernandez.

3. Légouis et Cazamian, "Hist. de la Litt. Ang." 1924. p.1170.

4. Mercure de France, le 1 déc. 1926. p.490. "Lettres Anglaises" Henri Davray.

5. "Histoire de la Littérature Contemporaine" René Lalou, 1924.

les influences étrangères de Meredith.

La philosophie de Meredith intéresse beaucoup les Français. Il n'est jamais romantique; il offre une dissection impitoyable de ses héros et de leurs sentiments, mais en même temps il est loin d'être pessimiste. Au contraire, <sup>1</sup> trouve Benjamin Crémieux, "il aboutit à force de poésie, d'intelligence et de bonté à un optimisme d'essence tout humaine, qui ne doit rien à la charité divine, ni à la loi naturelle." Sa doctrine de la sympathie entre notre vie et la Terre intrigue les Français aussi. A l'opinion de M. <sup>2</sup> Photiadès, "La magie, le vrai miracle ou si l'on aime mieux, le génie de Meredith consiste à considérer la Terre et toutes les choses de la Terre non du dehors mais du dedans. C'est là son originalité."

Les plus grands défauts de Meredith, on les trouve dans son style. Il s'abandonne trop à son goût pour la subtilité, presque pour le rébus, et à son intempérance dans la métaphore. <sup>3</sup> M. Roz déclare que son style suggestif est d'autant plus déconcertant qu'il est si contraire à l'idéal français de la perfection achevée et du mot unique. Mais malgré la difficulté de ses romans qu'on doit étudier plutôt que de lire, M. Roz est convaincu que la lecture en vaut la peine. "Quelle richesse, en récompense, cet artiste subtil, cet étroit observateur de la vie offre au lecteur attentif! Si ses romans surchargent de trop de broderies personnelles leur

1. La N.R.F. T. 24, 1925. p. 375. L'Egoïste, Meredith; Benjamin Crémieux

2. Revue de Paris, le 1 juillet, 1910. p. 84. "George Meredith"

Constantin Photiadès

3. Revue des 2 Mondes, le 1 fév. 1908. p. 567. "George Meredith"

Firmin Roz.

trame anglaise et humaine pour être unanimement salués et aimés comme de purs chefs-d'oeuvre, ils sont néanmoins de très grands romans."

### MAURICE BARING

Le public français, tout en restant indifférent aux oeuvres de George Meredith, a fait très bon accueil aux romans de Maurice Baring. Quelques critiques parlent, en s'étonnant un peu, de leur incroyable succès, car comme oeuvres d'art, on y trouve des défauts. Et le plus sérieux, c'est la longueur. On regrette la multiplication des détails et des incidents sans portée. De plus, les romans n'ont pas assez de vitalité, et Marcel Thiéba<sup>1</sup>ut déclare que l'unité psychologique n'y existe pas.

Mais Maurice Baring a des admirateurs aussi parmi les critiques. Il y en a même qui aiment les innombrables détails. André Maurois<sup>2</sup> parle de la fluidité naturelle et reposante de sa prose. "Le récit", dit-il, "suit le cours du temps, sans se presser, d'un mouvement lent et continu de belle rivière paresseuse." Charles du Bos<sup>3</sup>, autre admirateur enthousiaste, commente la simplicité, la justesse et le pathétique du ton de ses romans. Il n'y a aucun ornement, aucun effet de style.

Comme psychologue, on félicite M. Baring<sup>2</sup> de ses personnages. En discutant C, M. Maurois déclare qu'il est bien agréable de trouver ici des héros qui ont à la fois

1. Revue de Paris, le 1 avril, 1933 p. 697. "Romanciers Anglais"

Marcel Thiéba<sup>1</sup>ut.

2. La N.R.F.T. 23, 1924, p. 250. C Baring; André Maurois.

3. La N.R.F., T. 29, 1929, p. 549. Daphne Adeane, Meredith, C. du Bos.

beauté d'âme et vigueur d'intelligence. C'est une grande nouveauté et M. Baring a du courage. Dans La Princesse Blanche) Cat's Cradle(, "une des oeuvres les plus remarquables de la littérature anglaise d'après-guerre", M. Bellessort<sup>1</sup> trouve que Blanche est très touchante, mais que les plus grands personnages, les plus fortes créations de Baring sont la princesse Julia et le prince Guido. "Ce sont deux belles créations du roman contemporain, deux personnages qui occupent l'attention."

Ainsi, malgré ses longueurs, Baring est lu et apprécié. On trouve que ses romans sont d'une lecture attachante, car, comme M. Davray a fait voir,<sup>2</sup> "Il a une rare connaissance des hommes et des choses de ce monde qu'il envisage avec une sereine philosophie et un amusement que rien ne lasse."

#### CHARLES MORGAN

Parmi les romanciers psychologiques de l'heure actuelle Charles Morgan semble avoir le plus intéressé les Français, et le succès de son roman Fontaine est quelque chose de remarquable. Dans ce livre l'intrigue est subordonnée à la pensée et à l'analyse, et pour cette raison sans doute, il plaît aux lecteurs français. Ils aiment les sujets philosophiques, et un héros qui cherche le secret de la contemplation est tout à fait à leur goût. Peu importe si l'auteur commence une dissertation et l'abandonne ou plutôt l'oublie, dans l'amour. La première partie, au moins, est parsemée de réflex-

---

1. Correspondant, le 16 mars, 1931. p. 768. "Maurice Baring"  
André Bellessort

2. Mercure de France, 18 15 sept. 1927. "Lettres Anglaises" Davray

ions, rêveries et commentaires, peut-être un peu prolixes, déclare M. Gillet,<sup>1</sup> mais quel mystère est tout à fait clair? Selon Edmond Jaloux,<sup>2</sup> "ces observations accompagnent le livre le plus heureusement du monde et vous donnent à tout moment le désir de vous arrêter pour réfléchir sur ce que l'auteur vous propose." Quelques critiques regrettent que Morgan n'ait pas continué de la sorte. M. Gillet<sup>1</sup> est gêné dans la dernière partie du mélange de religiosité là où elle n'a que faire, et de la confusion du sentiment et de la vertu. (Aussi l'officier prussien l'agace un peu et lui paraît sur la fin, légèrement phraseur!) Tout de même, l'amour qui accomplit le chef-d'oeuvre mystique a son charme, et M. Gillet admet "qu'il faut remercier le romancier d'avoir retrouvé, par delà L'Héloïse, un dernier écho de l'Astrée, un reste de cette vieille veine de poésie amoureuse qui coule en Europe depuis le moyen âge, et cette qualité perdue, le romanesque."

A ceux qui reprochent à Morgan une certaine lenteur dans le développement de Fontaine, Edmond Jaloux<sup>2</sup> répond que si le romancier n'avait pas employé tant de pages à nous décrire la pensée intérieure de Lewis Allison, si nous ne connaissions pas les sentiments de celui-ci à l'égard de la vie, la qualité de ses recherches métaphysiques, "nous aurions un personnage comme tous les autres et comme nous en avons déjà eu beaucoup." Tous les personnages principaux de Morgan sont infiniment intellectuels, vivant presque uniquement de la vie de l'esprit. Ils raisonnent et s'étudient, mais,

1. Revue des 2 Mondes, le 1 juillet, 1933. p. 203. "Morgan" Gillet.  
 2. Les Nouvelles Littéraires, le 21 avril, 1931. Fontaine, Charles Morgan, Edmond Jaloux.

déclare Claire-Eliane Engel<sup>1</sup>, les romans de Morgan, d'une psychologie si fouillée " ne se perdent pas dans l'analyse, dans le courant de conscience, dont abusent à présent les auteurs anglais."

La forme des romans de Morgan évoque les louanges des critiques français. Le récit est simple et réservé et l'unité de ton met en relief l'intensité secrète des sentiments. En outre Fontaine se passe tout entier dans un seul endroit. Selon M. Jaloux<sup>2</sup>, "cela donne au roman ce caractère clos, étouffé, concentré, cette impression de demeurer sur place en face d'un unique conflit que l'on trouve, par ailleurs, à tant de beaux récits comme Silas Marner." Et le style de ses romans, dit-on, est d'une pureté classique, merveilleusement clair et nuancé.

Mais ce qui intéresse surtout les Français, c'est un certain idéalisme chez le romancier. Gabriel Marcel (3) parle de la spiritualité vraie et de la beauté plastique dans Fontaine. "La plupart des descriptions baignent dans une sorte de lumière fondue et comme éternisée, qui évoque les plus grands paysagistes de Hollande et d'Angleterre. Et cette alliance du spirituel et du plastique, de l'éternel et de l'humain, suffit à mettre hors pair l'oeuvre de Charles Morgan!"  
 Claire-Eliane Engel<sup>1</sup> commente de même la philosophie idéaliste de l'écrivain et le félicite d'avoir orienté ses ouvrages vers un idéal précis et délicatement indiqué. "Ses livres s'apparentent à La Princesse de Clèves, à ces oeuvres où les héros,

1. Les Nouv. Litt. le 7 avril, 1934. "Charles Morgan" C.-E. Engel.

2. Les Nouv. Litt. le 21 avril, 1931. "Fontaine", Morgan. E. Jaloux.

3. L'Europe Nouvelle, le 21 avril, 1934. Fontaine Gabriel Marcel.

à la fois passionnés et réfléchis, fiers de leur souffrance bravement supportée, trouvent la paix, sinon le bonheur, dans le sentiment de leur fidélité à un idéal."

Et sous ce rapport, déclare M. Jaloux,<sup>1</sup> les romans de Charles Morgan sont tout à fait différents de ceux qu'on a écrits en Europe depuis 1916. Dans ce sens, dit-il, ils contribuent à hâter la liquidation d'après-guerre, et pour cela ils sont importants. Charles Morgan n'est plus d'une génération qui a cru que l'on pouvait jeter bas trois mille ans d'efforts de sagesse. Bien au contraire, il en revient à des choses que nous connaissons déjà. Par conséquent, soutient M. Jaloux, Fontaine se recommande aujourd'hui comme une sorte de message. "C'est un essai pour échapper à cet esprit de dénigrement et de réduction de l'homme qui a suivi la guerre; un essai de revalorisation des valeurs humaines. Le tout est de savoir si ce livre demeurera un phénomène isolé - ce que je ne crois pas - ou s'il fait partie d'un ensemble de réactions analogues."

1. Les Nouvelles Littéraires, le 21 avril, 1931, Fontaine, Charles Morgan, Edmond Jaloux.

(iii) LE ROMAN DU MONOLOGUE INTERIEURJAMES JOYCE

Quoique DOROTHY RICHARDSON fût la première à employer le monologue intérieur dans le roman, ce n'était qu'avec JAMES JOYCE que ce genre littéraire se popularisa en France. Parmi les gens de lettres français, Joyce obtint une notoriété extraordinaire à partir de la publication de son premier livre Portrait de l'Artiste. Peut-être que c'était un succès, de scandale. En tout cas les lettrés français prenaient plaisir à défendre ce nouveau romancier des attaques des Anglais, pour la plupart Protestants, qui furent choqués par la franchise et l'absence de respect humain dont témoignaient ces confessions. "Il est certain", déclare Valéry Larbaud<sup>1</sup>, "qu'en pays catholique le ton de la presse aurait été bien différent."

M. Larbaud, d'ailleurs, a une profonde admiration pour l'oeuvre de Joyce, et c'est l'auteur qu'il veut faire passer pour le génie représentatif de la nouvelle génération. La traduction d'Ulysse, son livre le plus important, fut saluée comme un grand événement littéraire par M. Larbaud et par bien d'autres critiques français. Et on félicitait non seulement l'auteur, mais aussi les traducteurs, Auguste Morel et Stuart Gilbert. René Lalou<sup>2</sup> est de l'avis que "la version

1. N.R.F. le 1 avril, 1922. T. 18. p. 315. "James Joyce" V. Larbaud.  
2. L'Europe Nouvelle, le 24 août, 1929, p. 1132. Ulysse, Joyce; René Lalou.

française rend ou transpose le texte original jusqu'en ses rythmes, ses tics, ses allitérations, ses déformations linguistiques. L'aisance de cette traduction est assez parfaite pour qu'un Français abordant ainsi l'oeuvre de Joyce, oublie qu'il s'agit d'un miroir: elle est si intelligente en sa fidélité qu'elle apporte au lecteur du livre anglais l'élucidation de maintes difficultés de détail. D'avoir aussi magnifiquement prouvé sa résistance dans deux langues tellement opposées, Ulysse affirme mieux son importance dans la littérature internationale."

Une des particularités d'Ulysse qui le recommande au lecteur français, c'est l'emploi du monologue intérieur, une reproduction exacte et quasi photographique des pensées, telles qu'elles prennent forme dans la conscience du penseur. Ce monologue se substitue à la narration, et on ne voit qu'à travers les yeux des personnages et n'entend qu'à travers leurs oreilles ce qui se passe et ce qui se dit autour d'eux. Néanmoins le livre ne perd pas de puissance, dit-on. Sa force se trouve dans la clairvoyance et la profondeur de l'analyse. M. Gillet<sup>1</sup> déclare que le tableau de Bloom, le personnage principal d'Ulysse, est "l'étude la plus intime, la plus minutieuse, la plus monumentale, la monographie la plus complète et la plus foisonnante qui existe assurément dans la littérature."

Une autre des inventions qui, selon les Français, font d'Ulysse un livre unique dans l'histoire littéraire, est la

---

1. Revue des 2 Mondes, le 15 août, 1931. "James Joyce et son Nouveau Livre", Louis Gillet.

division du roman dans dix-huit épisodes. Chaque épisode a une technique propre, traite d'une science ou d'un art particulier, représente un organe donné du corps humain, a une couleur distinctive; mais bien que chacune des dix-huit parties diffère de toutes les autres par la forme et par le langage, déclare Valéry Larbaud,<sup>1</sup> elles forment cependant un tout organisé, un livre.

En considérant Joyce comme styliste les Français sont d'accord qu'il n'y a nul doute que ce romancier ne soit un des plus grands artistes connus. On le félicite de son sens prodigieux de la langue, de ses artifices rhétoriques. Son style est le reflet de son sujet, et il l'adapte habilement à chaque épisode de son oeuvre. Les Français s'intéressent particulièrement à son don surprenant pour jouer de mots. M. Gillet<sup>2</sup> fait remarquer que "sa gaminerie et ses plaisanteries linguistiques se nuancent d'une infinité d'intentions secondaires, d'émotions poétiques, de connaissance de toute sorte." Vraiment c'est un écrivain extraordinaire, "mais l'Angleterre<sup>2</sup> est le pays des génies excentriques."

En France toutefois, comme chez nous, il paraît que Joyce restera un écrivain pour l'élite. Le lecteur ordinaire, déclare M. Larbaud,<sup>1</sup> l'abandonnerait au bout de trois pages, à cause de la difficulté de son symbolisme. En lisant Ulysse on doit avoir l'Odysée bien présent à l'esprit. Parmi les lettrés, cependant, on est certain que ses oeuvres seront toujours appréciées. Ulysse au moins, entrera dans la littérature

1.N.R.F., le 1 avril, 1922. T. 18, p. 402. "James Joyce" V. Larbaud.  
2. Revue des 2 Mondes, le 15 août, 1931. "James Joyce et son Nouveau Livre" Louis Gillet.

mondiale. "Le style," dit M. Lalou, "apporte les échos de tant de langages et la pensée résume tant de spéculations. Par le souffle, l'accent, la verdeur, l'enthousiasme, Ulysse rappelle les oeuvres de la Renaissance; il en a jusqu'à l'intempérance, les sonorités et les parfums! De toutes façons", conclut M. Lalou, "il durera."

### VIRGINIA WOOLF

Il y en a parmi les critiques français qui se plaisent à faire des comparaisons entre l'art de Joyce et celui de Virginia Woolf. M. Gillet<sup>2</sup> est convaincu que les livres de ce dernier portent l'empreinte du génie de James Joyce. Il y voit le même emploi du monologue intérieur, le même désir d'enregistrer dans sa totalité, pendant le cours d'une journée, la succession de phénomènes qui composent ce qu'on appelle la conscience d'un individu. Mais, continue M. Gillet, l'oeuvre d'art de Joyce, le prodigieux Ulysse, n'est peut-être qu'un monstre, et un monstre avec bien des grossièretés. Virginia Woolf en fait quelque chose d'honnête et de décent. "Elle apprivoise en quelque sorte l'ours de M. Joyce." Tout est constamment élégant, suggéré plutôt que décrit. Ses détails sont infiniment plus délicats. Au lieu "d'un tas d'immondices" nous avons "un flocon de parfums". "Et pourtant", déclare le critique, "il n'est pas douteux que ce soit le même art."

Chez Joyce on admire la vigueur et l'invention du tour de force, chez Virginia Woolf on apprécie la délicatesse et

1. L'Europe Nouvelle, le 24 août, 1929. p. 1132. Ulysse René Lalou.  
2. Revue des 2 Mondes, le 1 sept. 1929. Orlando, Woolf; L. Gillet.

le charme de livres qui ressemblent à de légers pastels. Les gracieuses images, les charmants portraits sont évoqués par une série indéfinie de touches qui se renforcent et se complètent les unes les autres. De cette façon, déclare René Lalou,<sup>1</sup> son art s'apparente à celui des peintres impressionnistes. Son observation est minutieuse, et dans une succession de scènes réalistes de la vie quotidienne, les personnages révèlent leur caractère, non pas directement, mais d'après leurs gestes, leurs paroles, leur humour.

A l'avis de M. Davray,<sup>2</sup> "ces touches sont d'une telle pénétration, d'une intuition si subtile que chaque portrait devient étrangement vivant." Tous les critiques en effet, félicitent Mrs. Woolf de ses complexes études psychologiques, particulièrement quand il s'agit de femmes et de jeunes filles, et du monde qui est le leur et qui les exprime et les pénètre. Leur instabilité morale intéresse surtout Edmond Jaloux.<sup>3</sup> C'est le phénomène particulier de leur époque, dit-il, et "c'est en cela qu'on a pu, au sujet de Virginia Woolf, évoquer tantôt Marcel Proust et tantôt M. Jean Giraudoux."

Parmi les livres de Virginia Woolf on cite le plus souvent peut-être, son roman Mrs. Dalloway, et tout en louant son art à dépeindre, comme d'instinct, d'insaisissables nuances de caractère avec un talent qui est bien près du génie, on s'intéresse également au ton moral et philosophique de l'oeuvre.

<sup>4</sup>  
René Lalou soutient que l'unité interne  
 1. L'Europe Nouvelle, le 23 mars, 1929. p. 376. "V. Woolf" R. Lalou.  
 2. Mercure de France, le 15 sept., 1927. Lettres Anglaises, Davray.  
 3. Les Nouvelles Littéraires, 1934. "Virginia Woolf" Edmond Jaloux.  
 4. L'Europe Nouvelle, le 23 mars, 1929. p. 376. "V. Woolf", R. Lalou.

de Mrs. Dalloway réside en une croyance à la dignité de la vie, même si l'esprit et le coeur se heurtent à d'invisibles, d'infranchissables barrières. Cette foi, dit-il, empêche le livre de tourner au simple film impressionniste. "Une fois de plus chez un écrivain anglais de haut mérite, un principe plus moral encore qu'intellectuel commande, informe l'oeuvre esthétique."

Quant au style de cette romancière, nos voisins déclarent que personne ne sait mieux son métier que Virginia Woolf. Personne n'écrit mieux, ne compose mieux, ne dispose d'un art plus savant et plus réfléchi. On admire son don descriptif remarquable qu'elle contrôle fortement, et on acclame l'étonnante beauté de sa prose. Quelquefois on lui reproche un procédé gauche, comme celui de Vagues, avec ses six monologues intérieurs, mais pour la plupart on n'y trouve aucun défaut.

Il n'est pas surprenant donc, qu'on la considère comme l'un des premiers écrivains de l'Angleterre et l'un des esprits supérieurs parmi ceux qui sont à la tête de la nouvelle école.<sup>1</sup>

# # # #

Autre romancière de la nouvelle école, et qui a attiré l'attention des Français est MRS. STELLA BENSON. On fait allusion à son roman Tobie et L'Ange, comme un chef-d'oeuvre de grâce et de poésie, "un des plus séduisants qui se puissent lire aujourd'hui."<sup>2</sup>

1. Revue des 2 Mondes, le 15 nov. 1934. p. 339. Vie de Flush, Gillet  
2. L'Europe Nouvelle, Juillet, 1932. Tobie et L'Ange, G. Marcel.

Son art, déclare Henri Pourrat<sup>1</sup>, fait songer à celui de Virginia Woolf. On a le sentiment qu'elle pense pour ses personnages. Et son livre est d'une qualité si rare, continue-t-il, "qu'on imagine un roman aérien, miroitant, pailleté, mais tout vrai, tout vivant, à mille traits ramifiés avec une extrême finesse."

(iv) LE ROMAN SENSUELD. H. LAWRENCE

1

Au printemps de 1931 René Lalou se réjouit que D. H. Lawrence aille enfin obtenir en France la renommée que mérite son impétueux génie. Quand il mourut, son oeuvre commençait à pénétrer chez les Français. "Par une ironique revanche," dit M. Lalou, "quelques mois après sa mort, Lawrence devenait populaire sous un pseudonyme: le grand succès de Contrepoint d'Aldous Huxley ne doit-il pas être attribué en partie au personnage sympathique de Mark Rampion? Or Rampion, c'était Lawrence peint par son ami, Huxley."

Aujourd'hui la plupart des critiques français sont d'accord que Lawrence est l'un des tempéraments les plus doués, les plus puissants, les plus originaux, les plus incompressibles de la littérature européenne. Il les intéresse en tant qu'interprète de l'inquiétude iconoclaste d'après-guerre, et comme libérateur du roman anglais contemporain. Son point de vue n'est pas du tout britannique, et c'est pour cette raison surtout que son oeuvre a pour nos voisins une signification particulière. Maurice Lanoire exprime le plaisir du Français devant un roman de ce novateur audacieux. "L'orgueil insulaire remplacé par le sentiment de l'éthnographie et de la géographie physique, l'optimisme social, moral, religieux, remplacé par un anarchisme maladif, la matrone anglaise remplacée

---

1. Les Nouv. Litt. le 18 avril, 1931. "D.H. Lawrence" René Lalou.

2. Revue de Paris, le 15 fév., 1932. p. 909. "D.H. Lawrence"

Maurice Lanoire.

par Lady Chatterley friande de son garde-chasse! Peut-on trouver en France, même au temps de nos pires déchéances, un écrivain notoire chez qui le sens de la patrie ait été absent à ce point?"

C'est donc la philosophie originale de Lawrence qui impressionne les Français. "Il est hanté", dit G. Jean-Aubry,<sup>1</sup> "par ce qu'on appelle en Angleterre le "sex question", dont l'ordinaire des romanciers anglais n'étudie que les côtés sentimentaux et moraux, mais que D.H.Lawrence ne sépare pas de ses conditions physiques." On déclare que l'essentiel de son oeuvre tient peut-être dans l'interprétation mystique qu'il a donnée de cette activité humaine, les expériences sexuelles des personnages. Il ne croit pas à l'abolition complète des antagonismes individuels par l'union des corps, mais il y voit la source d'un équilibre d'échanges entre les conjoints. De plus il y voit l'acte religieux par excellence. Pour Lawrence, l'union avec la femme est la vraie façon de communiquer avec Dieu. La libération spirituelle de l'homme s'y accomplit.

Cette attitude anti-intellectuelle, cette foi dans le sentiment et les puissances de l'instinct, cette proclamation de l'importance de la sexualité, se fait beaucoup discuter par les critiques d'Outre-Manche. En commentant Le Serpent à Plumes, "le roman sans doute le plus Lawrencien de tous",<sup>2</sup> M. Lanoire trouve que comme d'habitude, les beautés sont le fait du romancier, les absurdités celles du pseudo-prophète

---

1.Revue de Paris, le 15 sept.1923."D.H.Lawrence", G. Jean-Aubry.  
2.Revue de Paris, le 15 fév.1932."D.H.Lawrence", M. Lanoire.

dont l'obsession tourne au délire. "L'attrait qu'il exerce sur nous," dit-il, "ne provient pas de la qualité de ses thèses, mais du fait que cette oeuvre représente quelque chose de vécu." G. Jean-Aubry<sup>1</sup> est du même avis. Ce critique soutient que Lawrence parfois se perd dans sa philosophie, et parfois il écrit comme quelqu'un qui semble ne plus bien comprendre ce qu'il raconte. Mais, dit G. Jean-Aubry, "on trouve dans son oeuvre un sentiment contagieux de la vie, un sentiment à la fois frais et solide de la nature, un sens à la fois simple et terrible de la réalité."

René Lalou<sup>2</sup>, au contraire, semble avoir autant d'admiration pour les doctrines de Lawrence que pour son tempérament d'artiste, brutal à la fois et subtil. Il loue "ce hardi pionnier" de l'inconscient, qui ignorait alors les idées freudiennes. Le Serpent à Plumes, "cette vaste épopée sensuelle et mystique, toute frémissante d'essors lyriques, de poèmes et d'hymnes religieux" lui semble particulièrement significatif. Il cite, en les approuvant, les paroles de Ramon, le héros du Serpent à Plumes, "Je suis un homme qui aspire à l'accomplissement sensuel de mon âme." "Nulle profession d'humanité", dit M. Lalou, "ne saurait être plus lawrencienne, plus digne de l'écrivain qui définissait ainsi sa tâche essentielle."

Mais les réflexions de M. Gillet<sup>3</sup> à ce sujet sont peut-être les plus intéressantes. En discutant le rôle important de la femme dans la philosophie de Lawrence il déclare:

1. Revue de Paris, le 15 sept. 1922. "D.H. Lawrence" G. Jean-Aubry.  
 2. Les Nouv. Litt, le 18 avril, 1931. "D.H. Lawrence" René Lalou.  
 3. Revue des 2 Mondes, le 1 déc. 1932. "D.H. Lawrence" L. Gillet.

"Quelle que soit la place que la femme tienne dans notre vie, il paraît démesuré de lui accorder ce rôle, et de faire passer par elle l'axe de toute la vie morale." Le critique français croit donc que Lawrence s'est trompé en centrant toute sa religion et son équilibre sur la femme, et en tentant de spiritualiser et transmuier en valeurs sacramentelles et religieuses ce qu'il y a de plus charnel. De plus, il croit que toute sa liturgie de l'amour, son rituel, sa préparation au mystère, est souvent d'une indiscretion et d'une trivialité baroques. Mais M. Gillet, ( et voici ce qui est intéressant), trouve des excuses pour l'attitude de Lawrence. Elle répond, dit-il, à un besoin profond de la pensée anglaise, à une réaction ardente contre la rigueur calviniste: "l'idée de sanctifier l'amour et de rehabliler la chair, la lutte contre l'affreux cauchemar de la chute et de la malédiction originale du péché. L'âme anglaise a si longtemps souffert de cette contrainte et de cette terreur," continue M. Gillet, "longtemps elle en restera mutilée et blessée. C'est pourquoi la révolte y est plus opiniâtre, et plus âpre la passion de justifier le corps et d'exorciser la nature."

Lawrence, comme romancier, a des qualités et des défauts, frappants, d'après les critiques d'Outre-Manche. Ils le félicitent d'une puissance à laquelle on ne peut rester indifférent. A l'avis de G. Jean-Aubry, "il écrit dans un état de passion qui ressemble parfois à une sorte de transe. Dans cet état de transe on écrit nécessairement parfois fort mal, mais parfois aussi la force de la sensation arrache avec elle une

expression neuve, et en tout cas, on n'écrit pas d'une façon indifférente." Les Français parlent souvent du foisonnement poétique dans ses oeuvres, et de ses belles descriptions de la campagne anglaise. On le loue également comme interprète de la vie humble, la vie de ses premières années. Sur son talent de psychologue, on ne peut pas s'accorder. Quelques critiques pensent que ses personnages sont des êtres vivants, d'autres signalent leur indétermination et déclare qu'on ne peut pas les distinguer l'un de l'autre. Quant au style de Lawrence, on le trouve intéressant mais peu artistique. Selon G. Jean-Aubry<sup>1</sup> "il est quelque chose de noir et de brûlant, d'étincellant et de terne, de charbonneux et de diamenté à la fois (il écrit un peu comme un mineur.)"

Ses plus grands défauts, déclarent nos voisins, sont dialogues interminables et oiseux, luxuriance inutile des descriptions, négligé de style, manque général de mesure et de composition. "Mais aucune de ces tares", résume Maurice Lanoire,<sup>2</sup> "si exaspérantes qu'elles soient, ne parvient à gâter irrémédiablement ces oeuvres. Humbles matériaux, gaucheries, mauvais goût, rien n'y fait. Lawrence sait conter; il a l'instinct dramatique, le don de la vie, le trait juste qui fait pardonner des passages ennuyeux. De saisissants épisodes saillissent dans ce fatras. Ses personnages sont des êtres de chair et de sang, nettement caractérisés et capables de nous émouvoir puissamment. Si longues il y a, elles sont chez lui le résultat de l'exubérance et non point de l'im-

---

1. Revue de Paris, le 15 sept., 1923. G. Jean-Aubry, "La Vie à l'Étranger", D.H. Lawrence.

2. Revue de Paris, le 15 fév., 1932. p. 909. "Lawrence" M. Lanoire.

puissance. Et il possède plus encore - une vision particulière du monde, une philosophie nouvelle de la vie, et du bonheur. Qu'on le méprise, qu'on le déteste, qu'on l'admire, il est de ceux qu'on ne peut pas passer sous silence, sur lesquels il est tout au moins stimulant de se faire une opinion."

## CHAPITRE V

### LE ROMAN FEMININ

Le roman féminin de l'Angleterre a toujours joui d'une grande popularité en France, depuis les oeuvres des soeurs Brontë, de George Eliot, Marie Corelli, et Mrs. Humphrey Ward, jusqu'aux livres de May Sinclair, Clemence Dane et Katherine Mansfield. Peut-être que leur sexe intéresse les Français, car les femmes auteurs sont plus rares en France que chez nous. En tout cas nos voisins les admirent parfois pour la grâce, la fraîcheur, l'originalité de leurs oeuvres, parfois pour l'audace de leur analyse de la psychologie et quelquefois de la pathologie féminine. A cet égard<sup>1</sup> Mme. Marc Logé déclare que la littérature anglaise est particulièrement riche en ce moment grâce à une pléiade de romancières dont les oeuvres hardies et originales éclairent d'une façon fort curieuse les tendances du roman anglais d'après-guerre. Elles osent aborder des sujets jusqu'à-là défendus. Elles luttent pour une cause, la femme, et elles se révèlent non seulement des émancipatrices mais aussi des créatrices. "Les lettres modernes leur doivent", dit Mme. Logé, "plusieurs des oeuvres les plus parfaites de cet impressionnisme littéraire qui a succédé depuis la guerre au réalisme. Et cela n'est pas peu dire."

En s'exprimant ainsi, Mme. Logé pense surtout à

---

1. Rev. Pol. et Litt. le 21 nov. 1925. "Quelques Romancières Anglaises Contemporaines" Mme. M. Logé

MAY SINCLAIR, qui dit-elle, occupe une position particulière dans le roman anglais contemporain. Ses oeuvres sont essentiellement féminines, et à l'avis de M. Chevalley<sup>1</sup> nulle romancière depuis l'auteur de Jane Eyre n'a plus complètement exprimé l'instinct de la femme. Elle étudie les problèmes physiques et moraux de son sexe avec un courage, une franchise et une force qui plaisent aux Français. Ils trouvent ses personnages réels et bien étudiés, et le procédé dont use May Sinclair pour rendre sensible le drame intérieur leur semble surtout intéressant. Ils louent la technique originale de Far End, où nous voyons passer le courant de la vie dans la conscience du personnage principal. Ils aiment son impressionisme délicat et son choix de détails. Tout ce qui n'est pas essentiel est éliminé, et la discipline rigoureuse qu'elle s'impose gagne l'approbation de nos voisins. Quelquefois, il est vrai, on lui reproche la prolixité et le manque de contrainte, mais pour la plupart, on l'admire, à la fois pour sa faculté créatrice et pour sa maîtresse technique.

CLEMENCE DANE n'est pas moins célèbre en France que May Sinclair, et deux romans particulièrement ont forcé l'admiration des critiques d'Outre-Manche. Ce sont Régiment de Femmes et Légende. Son premier roman, Régiment de Femmes est loué par la conception hardie, l'observation aigüe, la psychologie pénétrante et l'exécution impeccable. On félicite la romancière surtout de l'étude du caractère de Clare Hattell<sup>2</sup> "une des plus remarquables créations du roman moderne", et de

1. The Modern Novel, Abel Chevalley. 1930

2. Correspondant, le 10 sept, 1932. p. 777. "Clémence Dane" Andre' Bellessort.

la rare intuition qu'elle révèle au sujet des âmes des enfants. On signale la ressemblance entre son roman et Jeunes Filles en Uniforme, mais M. Bellessort<sup>1</sup> déclare que Régiment de Femmes est très supérieure à l'oeuvre allemande. Pourtant il lui reproche quelques défauts. Il trouve que l'auteur, dans sa préoccupation de peindre la réalité s'est attardé aux conversations et à des scènes idylliques qui n'étaient pas assez neuves. "Le système français qui conçoit le roman comme un drame et qui en condense les effets en quelques scènes, aurait peut-être mieux valu."

Dans Légende cependant, les critiques ne voient que des qualités exquisés. C'est un livre plein de grâce, un chef-d'oeuvre, un tour de force. Et on acclame surtout l'originalité de la composition et le succès avec lequel Clémence Dane a évoqué un personnage en imaginant un entretien où d'autres personnages, animés de sentiments divers, échangent leurs vues sur l'absent. "La technique", déclare Marc Logé<sup>2</sup>, "est d'une rare perfection." Tous les critiques sont d'accord, et nous trouvons les louanges les plus enthousiastes de la forme unique, de la finesse et la sûreté psychologique, et du pathétique profond de cette étincelante fantaisie.<sup>3</sup>

D'autres femmes auteurs, plus ou moins renommées en France sont Storm Jameson, Rebecca West et Radclyffe Hall. STORM JAMESON s'impose à l'attention du public français par son talent vibrant et personnel, et par son courage indomptable

1. Correspondant, le 10 sept., 1932. p. 777. "C. Dane" Bellessort  
 2. Revue Pol. et Litt. le 21 nov. 1925. "C. Dane" Marc Logé  
 3. Revue Pol. et Litt. le 6 fév. 1926. "Un Roman de C. Dane"  
 André Bellessort.

qu'elle apporte à affronter la vie et les idées, et par l'<sup>1</sup> admirable enthousiasme qui se dégage de tous ses romans.

REBECCA WEST est connue surtout par son roman The Return of the Soldier, un roman psychanalytique d'après Freud. C'est une oeuvre très poignante et très bien construite, déclarent les Français, et c'est un récit qui gagne par son audace. Cette même qualité hardie les intéresse dans les romans de RADCLIFFE HALL. Ils les trouvent très forts. En discutant Le Puits de Solitude, on déclare que certaines situations sentimentales et certaines scènes sont de premier ordre. "Mais ce qui pourrait être un grand livre est gâté par un effroyable romantisme de vocabulaire et de pensée."<sup>2</sup>

Des romans féminins moins occupés des problèmes de la femme sont ceux de Mrs. Sackville West, de Rosamond Lehmann et par-dessus tout, de Katherine Mansfield. La grâce et la fraîcheur de leurs oeuvres font les délices des Français. MRS. SACKVILLE WEST,<sup>3</sup> déclare Henri Davray possède l'art de décrire avec attrait et de caractériser en peu de mots. La psychologie des personnages est d'une pénétration surprenante, et les romans sont contés d'une façon concise et serrée, en un style net, vigoureux et captivant. All Passion Spent surtout, dit M. Davray, "est d'une réelle puissance et d'une singulière distinction."

L'oeuvre de ROSAMOND LEHMANN est peut-être mieux appréciée encore, et ses deux romans Poussière et L'Invitation à la Valse ont eu beaucoup de succès en France. En parlant de

1. Revue Hebdomadaire, déc. 1922. "Storm Jameson", Marc Logé

2. La N.R.F. 1932. Le Puits de Solitude, Hall; D.S.

3. Mercure de France, le 15 juin, 1920. Lettres Anglaises, Héritage Davray.

1

Poussière, Marcel Arland déclare: "Il ne me semble pas que roman, mieux que celui-ci, ait jamais évoqué l'adolescence. Je ne sais à quelle merveilleuse union de la naïveté et du talent sont dues ces pages si fraîches, d'une fantaisie impondérable, gracieuses sans futilité, mélancoliques sans fadeur, et de la plus délicate tendresse! Mais L'Invitation à la Valse, soutient Gabriel Marcel, est à n'en point douter le chef-d'oeuvre de Rosamond Lehmann. Il fait remarquer que ce roman se situe exactement au même plan que les nouvelles les plus parfaites de Katherine Mansfield. Et ce qui lui paraît incomparable, c'est que " tout y est éprouvé à travers une conscience neuve et dont on dirait que les cordes n'ont pas encore résonné. Chaque événement, si imperceptible soit-il, tire de cet instrument vierge des sonorités inouïes." M. Marcel admire aussi, chez Miss Lehmann, "ce don extraordinaire de préformation." "A chaque instant c'est comme nous entendons sourdre sous nos pas ce qui, dans quelques semaines ou dans dix ans, sera un drame, entièrement articulé et explicite, mais qui n'est pas encore ici qu'une sorte de ruissellement souterrain, prémonitoire." En fin de compte, M. Marcel n'hésite pas à déclarer que Rosamond Lehmann, après L'Invitation à la Valse se classe au premier rang du roman féminin de tous les temps. "Tout ce que nous lui demanderons désormais," dit-il, "c'est de rester égale à elle-même."

---

1. La Nouvelle Revue Française, 1929, T. 33, p. 421. Poussière, Lehmann, M. Arland.

2. L'Europe Nouvelle, sept. 1933. "Rosamond Lehmann", Gabriel Marcel.

KATHERINE MANSFIELD

Mais la plus illustre des femmes auteurs contemporaines selon les Français, c'est Katherine Mansfield. Louis Gillet,<sup>1</sup> déclare qu'elle a en France son cercle de dévots, "sa petite confrérie secrète d'âmes amies; elle a sa place dans nos coeurs parmi le petit nombre des esprits féminins auxquels la pensée se reporte avec une tendresse proche de la prière." Marc Logé<sup>2</sup> exprime son regret de sa mort et dit que " la disparition si prématurée de Katherine Mansfield prive la littérature contemporaine d'un trésor qui eût été singulièrement riche et précieux. Le génie de cette jeune femme était un des plus fins, des plus purs et des plus originaux qui eussent jamais éclairé les lettres anglaises."

Tous les critiques louent ses contes. Ils y trouvent quelque chose de virginal, de frais et de blanc, mais, déclare G. Jean-Aubry,<sup>3</sup> "la douceur y est ferme, le parfum n'y tourne jamais au rance, le coeur à la niaiserie." On la félicite de sa manière légère et ravissante, de son art de décrire parfaitement sans avoir l'air, et de sa poésie faite d'abandon et d'ellipses, de détails justes et de silences. "Les choses les plus simples," dit M. Gillet,<sup>4</sup> "une silhouette, un fragment d'existence lui suffit pour évoquer en quelques pages toute une vie, un roman, une aventure, de douleur et de mélancolie." Les Français admirent aussi sa manière de présenter ses

---

1. Revue des 2 Mondes, le 15 jan. 1934. p. 456. "Kass, ou La Jeunesse de Katherine Mansfield" L. Gillet.

2. Rev. Heb. juin, 1923. p. 116. "Katherine Mansfield" M. Logé.

3. Revue de Paris, le 1 nov. 1931. p. 57. "K. Mansfield" G. Jean-Aubry.

4. Revue des 2 Mondes, le 15 déc. 1924. "K. Mansfield" L. Gillet.

personnages, qui, trouvent-ils, sont d'une vérité frappante. Katherine Mansfield possède la vertu essentielle du conteur, déclare G. Jean-Aubry, "la faculté d'être à la fois au-dedans et au-dessus de ses personnages", mais elle reste toujours impersonnelle, elle ne se laisse jamais entraîner par sa sympathie. Mme. Elizabeth Tasset-Nissolle essaie de définir son art de caractérisation. "C'est le trait de crayon d'un Fobain," dit-elle, "faisant d'un coup jaillir le personnage. Le trait fut choisi entre tous, parce qu'il contenait l'essentiel."

Il est évident donc que l'oeuvre de Katherine Mansfield séduit les lecteurs français. La fraîcheur, la beauté d'images, la concision et le style de ses contes les enchantent. Ils déclarent qu'elle a renouvelé en Angleterre l'art de conter car elle a imprégné d'incisive psychologie le drame en raccourci de chaque nouvelle. M. Gillet, un de ses nombreux admirateurs, constate peut-être le mieux sa place dans la littérature. Il déclare; "En peu d'années elle s'était fait une situation exceptionnelle, qui la mettait bien en avant, tout à fait hors de pair, dans l'innombrable troupe de dames mûres et d'antiques demoiselles qui composent le contingent des femmes de lettres anglaises; elle apportait une musique qui, à peine entendue, ne pouvait plus jamais se confondre avec aucune autre; c'était quelque chose de hardi, de jeune et de parfait, qui avait le charme et l'éclat des fleurs rares

1. Revue de Paris, le 1 nov. 1931. p. 57. "K. Mansfield" G. Jean-Aubry

2. Correspondant, le 25 sept. 1933. p. 900. "K. Mansfield" Mme.

E. Tasset-Nissolle.

3. Revue des 2 Mondes, le 15 déc. 1924. "Katherine Mansfield"  
Louis Gillet.

et naturelles; c'était femme des pieds à la tête. Elle n'avait rien de suffragette. Elle ne se mêlait d'aborder les problèmes moraux. Mais il y avait en elle quelque chose d'unique, une sorte de charme lointain, inaccessible, dont aucune de ses devancières ne possédait le secret."

## CONCLUSION

Après avoir considéré l'accueil que les Français ont fait au roman britannique du vingtième siècle, nous en venons à la conclusion que leur intérêt dans les lettres anglaises est considérable, et que leur critique est en général très juste, très saine et très éclairée. Ils s'intéressent au roman par-dessus tout, parce que le roman est le principal truchement qui fait reconnaître l'Angleterre à la France. Mieux que la poésie qui ne se traduit pas si facilement, il éclaire le caractère national. Toute la vie de l'Angleterre s'y met au jour, et quel Français n'hésiterait à en profiter? L'Albion, même quand elle est perfide, ou contente de soi, ou peu artistique, ou prude, sait éveiller sa curiosité et sa critique.

Et nous espérons que l'intérêt de nos voisins ne diminuera pas, car nous pouvons si bien profiter de leurs commentaires raisonnés. Même si les Français ont l'idée que les romanciers anglais pour la plupart ne se soucient pas assez de leur métier et qu'ils sont trop souvent influencés par le puritanisme du public britannique, nous trouvons que leurs jugements sont bien intéressants et rarement iniques ou prévenus. Fréquemment leurs opinions s'accordent aux nôtres. Presque toujours elles témoignent d'une vive et généreuse appréciation de l'oeuvre des romanciers contemporains en Angleterre; et il est agréable de constater que nos voisins d'Outre-Manche peuvent admirer d'autres génies que ceux de leur pays, et qu'ils ne proclament pas que "nul n'aura du talent que nous et nos amis."

## LA BIBLIOGRAPHIE

Abel Chevalley, The Modern English Novel, Albert A. Knopf, New York, 1930. Traduit par Ben Ray Redman.

André Chevrillon, Three Studies in English Literature, William Heinemann Ltd. 1923. London.

M.G. Devonshire The English Novel in France 1830-1870 University of London Press, Ltd., 1929.

René Lalou, Histoire de la Littérature Contemporaine (1870 à nos jours) Les Éditions G. Crès et Cie. Paris, 1924.

E. Légouis et L. Cazamian, Histoire de la Littérature Anglaise Librairie Hachette, Paris, 1924.

Le Correspondant, 1917-1933.

L'Europe Nouvelle, 1924-1934.

Le Mercure de France, 1915-1935.

Les Nouvelles Littéraires, numéros dépareillés.

La Nouvelle Revue Française, 1920-1935.

La Revue des Deux Mondes, 1900-1935.

La Revue Hebdomadaire, 1917-1924. 1930.

La Revue de Paris, 1900-1935.

Revue Politique et Littéraire, 1900-1933.

## LES CRITIQUES

Marcel Arland  
Joseph Aynard  
L. Baillon de Wailly  
André Bellessort  
Gaston Bonet-Maurey  
Louis Cazamian  
Abel Chevalley  
André Chevrillon  
Benjamin Crémieux  
Henri Davray  
Jacques Delebecque  
Ramon Fernandez  
René Galland  
Louis Gillet  
Daniel Halévy  
Edmond Jaloux

G. Jean-Aubry  
René Lalou  
Charles V. Langlois  
Maurice Lancoire  
Valéry Larbaud  
E. Légouis  
Marc Logé  
Gabriel Marcel  
André Maurois  
L. Paul-Dubois  
André V. Pierre  
Henri Pourrat  
Firmin Roz  
Albert Thibaudet  
Marcel Thiébaud  
Gilbert de Voisins

Téodor de Wyzewa

## TABLE DES MATIÈRES

	page
<u>Introduction</u>	i-viii
<u>Chapitre I Le Roman d'Aventures et d'Imagination</u>	1-26
(i) Le Roman d'Aventures, l'Exotisme	
(ii) Le Roman Impérialiste	
(iii) Le Roman Fantastique	
(iv) Le Roman de la Mer	
<u>Chapitre II Le Roman Réaliste et Social</u>	27-48
(i) Fin du Siècle	
(ii) Le Roman Contemporain	
(iii) Autres Ecrivains de l'Heure Présente	
<u>Chapitre III Le Roman Régionaliste</u>	49-63
(i) L'Angleterre	
(ii) L'Irlande	
<u>Chapitre IV Le Roman D'Analyse</u>	64-90
(i) Le Roman Autobiographique	
(ii) Le Roman Psychologique	
(iii) Le Roman du Monologue Intérieur	
(iv) Le Roman Sensuel	
<u>Chapitre V Le Roman Féminin</u>	91-98
<u>Conclusion</u>	99.
<u>Bibliographie</u>	I.